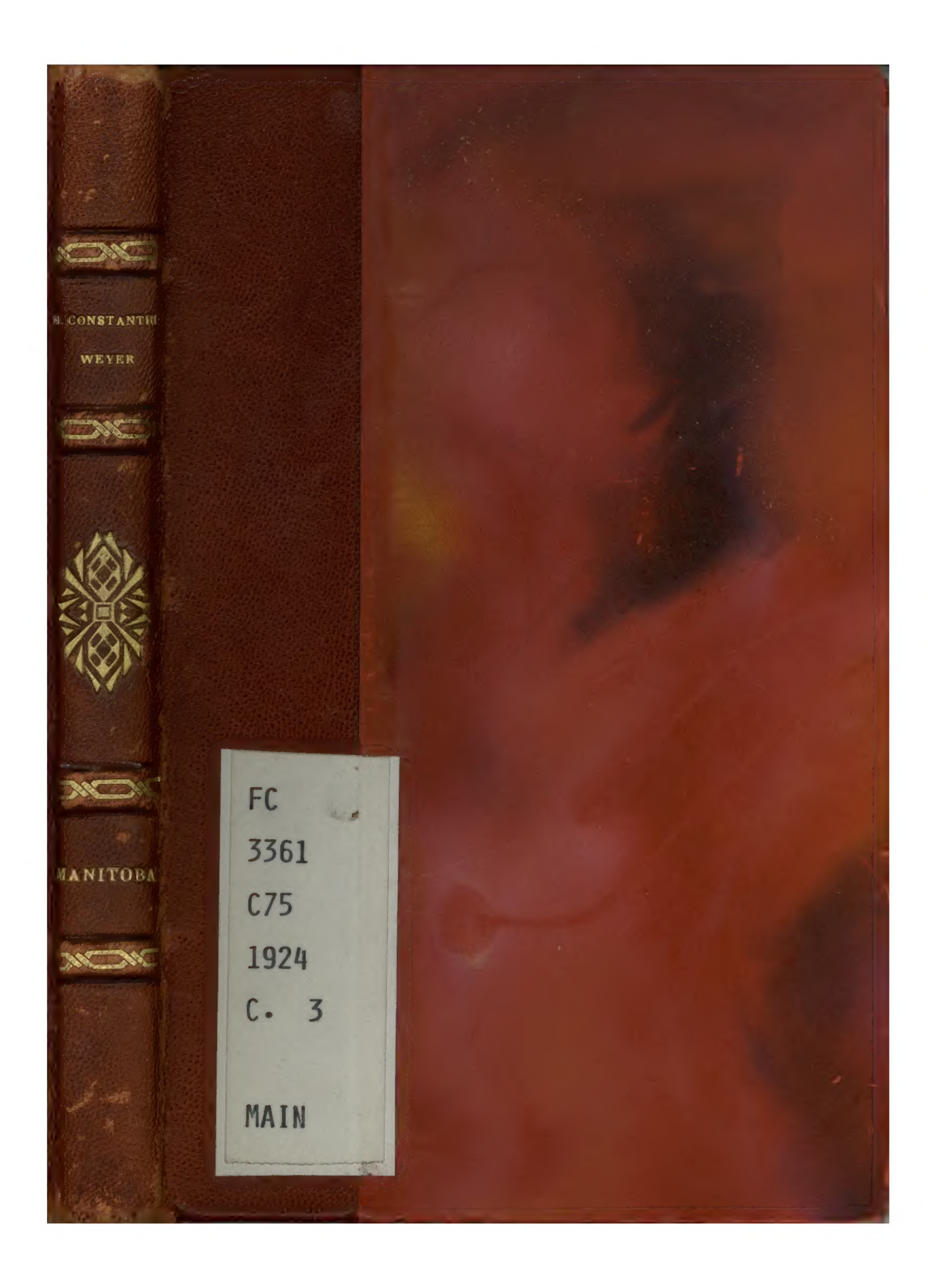


M. CONSTANTIN
WEYER
MANITOBA


QUAECUMQUE VERA



MANITOBA

A. G. C.-W.
Ma compagne et ma collaboratrice
de toute mon âme.

M. C.-W.

MANITOBA

DU MÊME AUTEUR :

VERS L'OUEST, roman (Renaissance du Livre).

Traductions.

Le Stratagème des Roués, traduit de l'anglais de Farquhar (Renaissance du Livre).

Le Livre des Snobs, traduit de l'anglais de Thackeray (Renaissance du Livre).

Falstaff, sa Vie, sa Mort, traduit de l'anglais de Shakespeare (Dent et fils).

M. CONSTANTIN-WEYER

MANITOBA

VINGT-TROISIÈME ÉDITION



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE

PARIS

MCMXXVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

100 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA DE VOIRON, DONT DIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 100.

MANITOBA

I

MARINES

Un petit navire anglais de trois mille tonnes environ, cargo aménagé, et mal aménagé — m'accueillit comme un colis sans valeur, dûment étiqueté par un agent d'émigration à destination de Montréal, Canada... Mais comme j'avais payé le prix d'un passage en première classe, je fus considéré comme un colis plus fragile que les autres.

J'eus pour moi seul une cabine de huit pieds sur six, encombrée de deux couchettes superposées, et d'un lavabo pliant en acajou. Quand la mer était calme, à peine enflée d'une houle huileuse qui se lubréfiait au loin en lentes ondulations luisantes, je pouvais ouvrir le hublot, et par sa lunette faire échapper un peu de cette odeur de moisi qui me rendait si désagréable le séjour de ce réduit.

Du reste, aussitôt ma toilette faite, je gagnais le pont, le spardeck, ou les coursives.

C'était mon premier contact avec l'Océan. La Méditerranée (telle que je la connaissais alors) était trop uniformément un immense parterre de myosotis, de bleuets et de violettes (mélangées), avec à l'horizon, et à certaines heures seulement, la clôture d'une lointaine haie de lilas. L'Océan était bien autre chose.

Les premiers jours, il me semblait à peine possible qu'il put porter quoique ce fut. C'était une soie, non ! une moire bleu sur bleu, enflée et gonflée par une palpitation intérieure, jusqu'à se crever, au plus extrême de chaque pli, pour laisser échapper des flots de dentelles, plus légères, plus fragiles encore, et qu'effilochait le moindre vent. Cette moire, notre navire la coupait de sa proue, avec un bruit crissant, comme s'il déchirait une étoffe précieuse. Plus de dentelles encore s'accrochaient, s'arrachaient rapidement, comme enlevées par la brise, par cette même brise qui emportait notre fumée — et la cendre de ma pipe — et se rejoignaient sous la proue où l'hélice achevait, de les déchiqueter, et de les rejeter aux caprices des courants d'air. Et, derrière nous, une ouvrière invisible rapiéçait la moire, à la hâte, avec une pièce de taffetas vert émeraude, si transparent, qu'on s'étonnait de ne rien découvrir d'impudique dessous (par exemple deux jambes crispées s'ouvrant vers l'infini, et, vers l'aîne, tout près du navire, ce que pouvaient masquer ces fanfreluches d'écume).

... Une mer femme, passive et jeune !

*
* *

J'étais, je crois, le seul passager à parler anglais à bord de ce sabot. C'est pour cela que j'étais entré dans les faveurs du commandant, un gros petit homme à la figure glabre, toute ronde, et que la mer et le whisky combinés avaient patinée et craquelée comme une faïence à la rose de vieux Strasbourg. J'eus le privilège, chaque matin, d'être invité sur la passerelle. Après quelques considérations optimistes sur le temps, le commandant m'entraînait dans sa cabine, me faisant asseoir à sa table toujours garnie d'une carte marine de l'Atlantique sur laquelle il posait une bouteille de whisky (House of Commons) par 40° de latitude et 20° de longitude ouest, deux verres qui n'avaient pas de point attitré, et, le coude sur Cuba et le poing sur le cap Farewell, il me racontait les plus étonnantes aventures de sa vie lointaine de pilotin. Je l'écoutais avec respect et complaisance.

Avec le temps, j'ajoutai moins de créance à ses récits. Il m'apparaît aujourd'hui qu'il devait être ce que les Anglais appellent : « an uncommon good hand to spin a yarn », autrement dit, un homme dont la main est joliment adroite à dévider les écheveaux de blagues.

Le second capitaine était un homme taciturne, long, sec et noir, avec une figure dont la partie supérieure ressemblait à celle d'Apollon, et dont la partie inférieure était empruntée à un magasin de galoches. Ce qui me plaisait particulièrement en lui, à une époque où j'étais plein du feu de l'aven-

ture, c'est qu'il ressemblait assez au type que je m'étais fait du capitaine Hatteras. Il causait peu, et uniquement, d'ordinaire, pour répondre à mon bonjour par un : « Beautiful weather » qu'il prononçait sans desserrer les dents.

Il m'en dit plus long un matin.

Je m'étais levé ce jour-là de très bonne heure. A mon idée le temps était magnifique. Il y avait une très légère brise qui rabattait vers l'avant un peu de la fumée de notre navire, avant de l'arracher définitivement à sa cheminée noire et rouge, et de l'éparpiller en flocons d'ouate un peu sale. Une houle courte et droite, tachée d'huile dans ses creux, courait vainement derrière nous. Le ciel très pâle et très clair était semblable à une coupole de cristal à peine teinté.

Le lieutenant se promenait paisiblement sur la passerelle, et, lorsque j'arrivai au haut de l'échelle et qu'il se retourna pour voir qui osait venir sur ce lieu sacré, j'eus l'idée, à mon tour, de le saluer de ces mêmes mots qui lui appartenaient en propre : « Beautiful weather ! (Temps splendide !) » A ma grande surprise, il fronça le nez, d'un air sarcastique, et répondit : « With that damned easterly weather, one never knows ! » (Avec ce damné temps d'est, on ne sait jamais).

En me retournant, je vis en effet, ce que je n'avais pas remarqué tout à l'heure, c'est que cette magnifique coupole de cristal était par places imperc p-tiblement fêlée. Et à chacune de ces fêlures. les couleurs du prisme suintaient lentement.

Trouvant qu'il faisait frais, j'allai au fumoir où je fus sommé de faire un quatrième au bridge.

Nous ne finîmes pas cette partie. Les uns après les autres mes partenaires s'excusèrent. Ils se levaient, très pâles, et disparaissaient, mystérieusement, le mouchoir sur la bouche, et de leur main libre, se raccrochant désespérément à tous les dossiers de chaise, à toutes les tables. Je m'aperçus alors que le navire roulait comme un ivrogne. La mer montait alternativement au hublot de babord et au hublot de tribord, et, quand elle redescendait, une eau glauque ruisselait le long de la vitre. Poussé par la curiosité, je montai l'escalier qui conduisait à la coursive de tribord.

Ah ! que la mer avait vieilli !

Dépouillée de toute sa soie, elle dépiautait une vieille masse livide, molle et visqueuse, qui s'élevait en montagne, se creusait, et retombait, comme à regret, dans un fracas assourdissant. Mais cela, je ne le vis pas de suite. Gagnée la première bataille avec la porte, je reçus en pleine figure un paquet d'eaux acres, qui m'envoya rouler contre le bastingage. J'étais tout naturellement aveuglé. De plus, cette lame, souple et visqueuse, s'entortillait à mes jambes, les paralysait, les engluait aux planches du pont, m'empêchait de me relever. Je ne sais trop comment je me trouvai dans une position verticale par rapport au navire, mais fortement inclinée par rapport à la mer, embrassant à pleins muscles un des piliers de la coursive. Au-dessous de moi, la moitié de l'Atlantique se vidait, creusait un gouffre de vertige dans lequel il était impossible que notre bateau ne dégringolât pas, la quille en l'air. Puis, à l'instant même où il me semblait qu'il allait le faire, la mer s'enflait dans ce trou.

Une vague énorme accourut, grandit, oscilla en équilibre instable, hésita à briser la frise en volute qui la couronnait, puis s'abîma sur le navire, le redressa, le redressa même trop, et je me trouvais, hors de l'eau, en train de regarder d'affreux nuages noirs qui couraient très bas. Une averse oblique me fouetta le visage...

C'est à peu près tout ce que je vis de la tempête. Une forme en suroit parcourut la coursive à une vitesse prodigieuse. C'était le second capitaine, le pseudo-Hatteras. Il me prit par le bras, et m'arracha de force au bastingage auquel je me cramponnais. Je le vis ouvrir la bouche pour me crier avec volubilité des avis, des conseils, des ordres ou des injures, dont je n'entendis pas un mot... Autant en emportait le vent. Il me poussa ou plutôt me jeta dans un couloir, et referma la porte sur moi.

Un nouveau coup de roulis me fit descendre les escaliers beaucoup plus vite que je ne les avais montés. Au bas de ces escaliers, dans le couloir, était l'office, et j'entendis un fracas de vaisselle brisée et des jurons.

... Le fumoir était désert... Je m'affalai sur une banquette. Les fauteuils tournaient tous à la fois sur leur axe. Au mur, un calendrier restait prodigieusement vertical, et sa haute tache blanche au milieu de la cloison d'acajou donnait la mesure du roulis. En bas un cri de femme !.

*
* *

Cette tempête dura environ trente heures. Vers le soir du premier jour, elle semblait avoir atteint

son maximum. Naturellement, il n'était plus question d'aller sur le pont regarder le spectacle. Le pseudo-Hatteras avait mis bon ordre à cela. Toutes les issues étaient soigneusement verrouillées... Le fumoir, le salon étaient à peu près déserts... On entendait en bas cette femme qui criait... La mer battait le navire à coups de bélier formidables, déferlant sur le pont, suintant, ruisselant, s'écroulant avec tous les bruits de grandes eaux... chaque ais du bateau poussait une plainte criarde... Le tangage se combinait au roulis... Une houle énorme s'enflait pour nous faire monter très haut, et l'on sentait tout à coup qu'elle s'écroulait, tantôt à tribord, tantôt à bâbord, et qu'un gouffre se creusait au fond duquel on allait choir... Et juste à l'instant où l'on se résignait à y choir, un coup de barre déviait le navire, tout d'une pièce, et la charpente ahanait de peine.

Lorsque je descendis me coucher (pour un sommeil tout en cauchemar à l'Edgard Poë), un passager circulait dans le couloir en pyjama et en ceinture de liège qui lui faisait un torse de tonneau. Je songeai que si c'était pour aller rejoindre la petite dame de la cabine numéro 4, ce costume était plutôt gênant... Mais c'était peut-être pour autre chose... La morale de ce spectacle fut que je m'appliquai, pour la première fois, à lire certain avis encadré d'acajou et placardé dans ma chambre et par lequel j'appris qu'en cas de sinistre, je devais à la coursive de bâbord gagner le canot numéro 2, celui du second capitaine. L'image d'Hatteras me donna confiance.

***

Ce fut donc vers le coucher du soleil, au second jour, que la tempête commença à se calmer assez pour qu'on autorisât de nouveau les passagers à monter sur le pont. Peu en profitèrent, et ils eurent tort. Les derniers nuages nous avaient dépassés depuis longtemps, et se suspendaient vers l'ouest, en draperies cramoisies, qu'on sentait près de tomber dans la mer. Sur la passerelle, le capitaine se frottait les mains, je ne pus m'empêcher de lui demander s'il était content que la tempête eût cessé.

— Peuh ! Peuh ! répondit-il, une tempête, çà ?

Et il m'entraîna vers sa cabine et vers la bouteille de whisky. Dès le premier verre, il railla mon inexpérience de passager :

— Une tempête, çà ?

... répétait-il, en se claquant les cuisses, comme s'il se fut agi d'une plaisanterie énorme. J'appris alors ce que c'était réellement qu'une tempête. Je vécus à l'entendre la vue de vagues de quarante pieds de hauteur au large du cap de Bonne-Espérance, de vagues de soixante au sud du cap Horn ; d'écueils sur lesquels on est poussé avec une force irrésistible, et qui blanchissent comme des blancs d'œufs battus, au milieu d'une houle de chocolat ; de récifs que le navire franchit, on ne sait comment, projeté par la force des vagues ; de trois mâts dont la mâture, la voilure et le gréage s'envolent au large, d'un seul coup d'aile, comme un gigantesque oiseau ; de navires qui sombrent, après un coup

de tangage, tous droits, la proue la première, de canots chavirés, la quille en l'air ; de naufragés accrochés après des débris de planches, et qui ne voient que des lames furieuses et des nuages qui courent très bas ; de sauvetages miraculeux — et il donnait à entendre qu'il avait contribué à beaucoup d'entre eux...

Si bien que, quelques minutes plus tard, Hatteras m'ayant demandé ce que je pensais d'une tempête, je crus de bon ton de lui dire que celle-ci était bien inoffensive.

Il me regarda un instant en souriant d'un air sarcastique, puis :

— Qui vous a dit cela ?

— Le capitaine, répondis-je.

— C'est une tempête toute aussi violente qu'il en a jamais pu voir, bien qu'il ait pu en voir de plus longues. A moins qu'il ne se soit trouvé pri. dans un typhon, ce dont je doute.

— En ce cas, dis-je, vous devez être content de voir le temps au beau.

— Hum ! fit-il. Derrière ce vent, il y a du brouillard, et derrière le brouillard, on ne sait jamais ce qu'il y a. Sentez-vous comme le temps fraîchit ?

Il grelotta de toutes ses épaules, et alla s'accouder de l'autre côté de la passerelle. Je regardais la mer s'assombrir... Elle flattait notre navire à petites claques de houle, comme pour, une fois de plus, lui inspirer confiance. Avec succès. Et c'est toujours comme cela ; une fois la colère apaisée, le moindre geste d'amour vous reprend.

*
* *

Hatteras fut bon prophète. Un brouillard, mat, consistant, cloisonnait le navire. La sirène soufflait sans interruption. Hatteras était de quart, mais le capitaine était également sur la passerelle. Sous le suroit ruisselant de brouillard condensé, sa face vernie poupinait, ronde, et (à cause de l'humidité) moins rouge que rose.

— Un sale temps, me dit-il... Pas de whisky pour moi, aujourd'hui !...

Hatteras mit la main sur l'indicateur et tourna l'aiguille à « *Slow* » (Lentement). Je savais que dans la chambre des machines, un timbre devait sonner pour attirer l'attention du mécanicien de quart sur l'ordre reproduit mécaniquement sur un tableau.

— Voilà, me dit le capitaine, l'ennui d'un sale petit bateau comme le « mien ». Parlez-moi d'un beau gros « liner » pour naviguer dans le brouillard. On donne toute la vitesse, et on fonce. C'est celui qu'on aborde qui trinque... Ici nous sommes à la merci de tout ce qui est plus gros et plus vite que nous... Imaginez l'impression d'un choc en plein travers, et puis d'une étrave gigantesque qui coupe le navire... D'une masse tranchante ornée de chiffres romains... et puis le fond de la mer... Damnée soupe aux pois, va !...

Et c'était vrai, le brouillard avait la couleur, et presque la consistance d'une soupe aux pois — froide. On ne voyait même pas l'avant de notre navire, et sur cet avant, m'expliqua le capitaine,

se tenait une vigie supplémentaire avec un porte-voix... Et la sirène hululait toujours comme un oiseau de malheur.

— Nous sommes en plein dans les bateaux de pêche, naturellement, me dit encore le capitaine... Le banc !... vous savez... et c'est la saison où tous les pêcheurs de morue risquent la mort comme des imbéciles, prêts s'ils s'en tirent, à jurer devant la cour maritime que c'est de votre faute — ces gens-là trouveraient des témoins dans une île déserte — et, naturellement, quand ils sont patrons, enchantés s'ils s'en tirent avec la peau sauve, parce qu'ils touchent leur prime d'assurance et qu'ils troquent leur vieux sabot contre un neuf...

— Oui, mais, avec ce brouillard, comment se sauvent-ils en cas de sinistre ?

— Il s'en noie pas mal... Mais bah ! il en restera toujours assez et il cracha.

C'est ainsi que je découvris une espèce nouvelle de haine... Le plus curieux, c'est que le capitaine ne semblait pas en vouloir au gros et puissant « liner » (comme il disait) qui pourrait, le cas échéant, le couler. Je me demandai si le commandant de ce naufrageur éventuel nous en voulait d'avance, comme en voulait aux schooners de pêche le capitaine — qui en avait peut-être plusieurs sur la conscience...

Une sorte de mugissement, ou de meuglement se produisit, et Hatteras se précipita pour mettre l'indicateur à *Stop* (Halte)... Puis je le vis se précipiter à tribord et je le suivis... Debout dans une barque minuscule et que diminuait encore le brouillard, immatériel comme un spectre, un homme

dérivait, ou flottait, à quelques mètres du flanc du navire, et ses bras faisaient des gestes d'effroi.

Hatteras lui cria en anglais :

— Y en a-t-il d'autres devant nous ?

Et comme il ne répondait pas, il me dit vivement :

— C'est peut-être un Français. Demandez-lui dans votre langue.

Je répétai la question en français, et je reçus en pleine figure, comme un paquet d'ordures, une syllabe en trois lettres...

— Que dit-il ? questionna Hatteras.

— Rien, je vais répéter la question.

Mais l'homme s'éloignait déjà. Il y avait un peu de mer, et deux coups de rame le firent dériver hors de portée de la voix. Hatteras sourit avec une indulgence que je ne lui soupçonnais pas.

— C'est toujours comme cela. Ils répondent par une injure... J'ai compris... Depuis quinze ans que je fais tous les ports du monde... Mais il ne faut pas en vouloir à un homme qui vient d'avoir peur... Seulement sa réponse ne m'aide pas à savoir s'il y a devant nous d'autres pauvres bougres que je risque de couler...

Et il remit l'indicateur à « *Slow astern* ».

... Ce qui matérialise en quelque sorte le brouillard, c'est qu'il est plein de fissures... Parfois sur cette mer terne et décolorée, un rayon de lumière tombe on ne sait d'où et se répand comme une tache d'huile d'un jaune luisant... Les sons alors vous parviennent plus distinctement... Puis vingt secondes plus tard, la lueur s'éteint de nouveau, et de nouveau le son s'assourdit.

Parfois les fissures sont plus larges... Dans un étroit couloir de lumière, mauve et or, un schooner se balança au loin, ancré sur le banc. Un de ses deux mâts portait seul une petite voile de pêche triangulaire, aplatie par le calme. Devant lui, comme un tableau de famille, quatre ou cinq barques, également à l'ancre, et un éclair d'argent me montra que l'un des pêcheurs venait de prendre une morue.

... A côté de moi, Hatteras et le capitaine faisaient de rapides observations (J'ai oublié de demander à Hatteras pourquoi il faisait toujours son point à genoux)... Puis de nouveau le brouillard...

***

Un brouillard qui a trop servi s'use... Il n'en reste plus qu'une trame qu'on s'étonne de voir en fils d'argent. Et comme pour l'utiliser de la façon la plus glorieuse, le soleil la broche richement d'or, ou plutôt d'ors, verts, jaunes et roux. Puis ce magnifique brocard s'évanouit à son tour, et il ne reste plus que l'horizon, bleu sur bleu, et un ciel frissonnant, comme sous une douche de lumière, et des nuages qui courent à une vitesse si égale, qu'on sent bien que leur jeu est vain, et qu'ils ne se rejoindront jamais.

II

PRINTEMPS

Non ! ... N'en déplaise au calendrier, ce n'est pas le printemps. La neige a beau, sous le soleil, prendre des tons de nacre, elle est toujours la neige, et, pour moi, l'hiver. Si le vent du sud-ouest, le *Chinook*, souffle, si ardent d'abord, qu'on voit ruisseler l'eau sur les pentes, il s'arrête bientôt indécis. Il a usé la neige, il l'a trouée, il l'a appauvrie, et, sous les déchirures de la guenille, la terre apparaît comme une saleté brune. Après cela. qu'il regèle, — et, il regèlera, soyez-en sûrs, — le premier vent arrachera aux labours des poussières grises dont il souillera la neige. En vérité, cette fin du mois de mars est bien misérable.

Mais, si quelques jours plus tard, après des séries de gels et de dégels, de jours ensoleillés (pâles encore) et de « *blizzards* », après des différences de cinquante degrés parfois entre la température de midi et celle du soir, l'herbe pointe soudain dans les flaques d'eau ; si les bourgeons des saules

se gonflent, comme des cœurs amoureux, et semblent prêts à éclater ; si, géomètres babillards, les oiseaux d'eau tracent des triangles semblables sur toute la surface de l'ardoise du ciel ; si les loups hurlent d'amour, et se battent, et se déchirent et se dévorent — voyez-les au bout du champ — pour la louve impatiente d'un maître, et qui piétine cette vieille meule de paille ; si les poulains que l'on vient de lâcher, partent, ivres d'espace, la queue droite sur la croupe, et après trois sauts irréguliers, s'en reviennent chercher la protection des juments ; si, brusquement des nuages formés au ciel et qui descendaient lentement vers le sud sont arrachés, rabattus, déchirés, effilochés, plumés dans toutes les directions, par la saute imprévue du vent, O mon cœur ! ouvre-toi !... Voici le printemps !

Je sais qu'ici, au Manitoba, il est éphémère et fragile... Dans huit jours, une bourrasque de neige vous fera oublier qu'il est né ; dans un mois la grosse chaleur, les maringouins, vous feront à leur tour oublier qu'il est mort.

... J'ai préparé mes herses et mes charrues j'ai raccommodé les harnais ; j'ai vérifié les semoirs ; j'ai criblé, puis, formolisé le blé des semences ; luisants d'avoine, piaffants, les gros chevaux *clydes* pètent de graisse dans l'écurie... J'ai tâté du doigt la terre sur les labours. Elle est assez molle déjà pour que les sabots du semoir y tracent leur sillon. Demain, attelés chacun de quatre chevaux de front, mes trois semoirs et mes deux herses entreront dans l'immense carré de terre noire qui attend la semence qu'elle doit féconder.

Avant que tombe le soir, je prends mon fusil. C'est un prétexte pour faire le tour de mon domaine. Un prétexte plutôt pour me promener... Je ne tuerai certes pas de grouses. C'est la saison où ils s'appareillent pour se reproduire... Sensibilité ? Non ; raison.

Mais les canards sont des hôtes d'un jour, d'une heure même. Ce sont les derniers arrivés d'entre eux seulement qui vont rester dans tous ces étangs, dans toutes ces mares, qui au milieu des prairies essaient de capter un peu les caprices du ciel. Pour l'instant, ceux qui se sont abattus dans tous les creux où pendant quelques jours il va y avoir de l'eau, sont des voyageurs empressés à remonter loin au nord, dans le pays des mousses, des tourbières et des marécages sans fin.

Ma promenade est donc entrecoupée d'arrêts brusques, de reptations savantes, pour approcher sans donner l'éveil, assez près des mares afin de pouvoir tirer. C'est une approche patiente, et au jugé, bien entendu, car on ne peut pas savoir dans quel trou on est sûr de trouver (ou de ne pas trouver) de canards.

L'expérience m'a appris à dédaigner bien des espèces de canards. Le canard noir, le siffleur, le paille-en-queue, le tadorne doivent la vie à leur médiocrité comestible... Mais le col-vert ! mais le dos-de-canvas... Ils s'élèvent par couple, surpris. et coin-couinent, le cou tendu. La femelle est grise, elle porte une humble livrée de servante, de ménagère ; le col-vert mâle, au contraire, vole en tendant un cou d'émeraude, et deux saphirs brillent à ses ailes ; le dos-de-canvas se pare d'un haut

faux-col blanc, et son dos quadrillé est d'un arlequin modeste.

Dans les flaques d'eau, que traverse déjà une herbe insolente, les pluviers se poursuivent sur leurs longues pattes grêles, *tui-tui-tui...* Si je gagne un terrain plus sec, les grives rouge-gorge chantent tout autour de moi... Un vol de grues file à toute allure vers le Nord et grince un dernier adieu... Décidément, c'est le printemps.

... Peu de nuages. Le revers de la médaille dans ce pays sec, c'est la sobriété des crépuscules. Ils ne suspendent pas, pour nous plaire, une irréelle roseraie !... le ciel y fleurit peu. Dans ce pays de vent, s'il y a un nuage rose qui traverse l'horizon comme un rêve égaré, il est vite dépouillé en route. Le vent le plume comme un oiseau, et bien avant d'avoir atteint son but, il disparaît.

*
* *

Derrière les herses s'envolent toutes les poussières de mes champs. Les chevaux tirent à plein collier ; la fatigue de la terre molle vous prend aux genoux. Il va falloir maintenant peiner des jours et des jours ; et douze heures par jour... (on se demande pourquoi !)

Cependant la nature accomplit son miracle annuel. Ces jours derniers la verdure des arbres ne s'annonçait encore que comme une sorte d'atmosphère, comme une impalpable poussière gris-vert nimbant les branches... Puis les bourgeons ont éclaté, et minute par minute, j'ai regardé la forêt s'orner. Dans les sous-bois, le miracle n'est

pas moins grand. Les pembinas sont fleuris de nébuleuses d'étoiles blanches, et la hart rouge, d'ombelles crême.

C'est, si l'on veut, le moment inoubliable de l'année, le moment le plus tendre. Jamais plus la nature ne retrouvera ces verts sur verts, si exactement à égale distance et du bleu et du jaune. Dans quelques semaines, dans quelques jours, une alchimie étonnante aura décomposé ce vert, en aura fait du bleu et de l'or. Ce sera plus riche, mais d'une richesse qui ne fait pas mon bonheur.

Puis... fleurissez, lis rouges des coteaux ! églantiers des orées de bois ! j'ai fini de semer le blé et l'avoine, demain, je vais labourer pour l'orge. Les charrues vont couper le chaume, enfouir toute cette mort de l'année passée, mettre au jour une terre noire et grasse que lustrera le travail du versoir. Tandis que j'enterrerai joyeusement les derniers vestiges d'une saison aussi disparue que si elle avait mille ans d'oubli, je vais ramener à la surface du sol ces myriades d'insectes qu'effare la lumière du jour. Des grosses larves blanches annelées, à tête rouge, comme scellée à la cire ; des coléoptères en bronze patiné ; et tous ceux qui je n'ai jamais catalogués, faits de métaux précieux, et qu'aux minutes de repos, je regarde curieusement comme un trésor inutile. Autour de moi les mouettes volent ; à peine ai-je versé la terre du sillon, que, sur mes talons, elles viennent becqueter la proie que ma charrue leur a donnée. Rien n'est plus charmant que la vivacité de leur brusque plongeon, que la souplesse de leur envol. J'en oublie l'aigreur de leurs cris aigus. J'en oublie, à

les voir roses, blanches et mauves, jouer autour de moi dans un rayon de soleil, qu'elles viennent encore de commettre un meurtre que la faim, peut-être, ne justifiait pas entièrement.

* * *

Si je vais dans le parc voir vivre mes bêtes, j'effarouche la timidité des poulains. Seule, Fiamette, sur ses hautes pattes de deux ans, vient à moi, enfonce son museau dans mes aisselles, dans mes poches, jusqu'à ce que je lui ai donné du sucre. Alors cette enfant turbulente disparaît dans un galop furieux, dérange sa mère qui broute sur les pois sauvages une fleur blanche qui n'a pas eu le temps de s'envoler, distrait le manège de l'étalon Teddy qui fait sa cour à une jument, se heurte à ma jument de selle Mary qui lui décoche une ruade au flanc, se rend si odieuse que Fanny, la doyenne d'âge et la reine du troupeau, prend le parti de la poursuivre pour la mordre.

Cependant, je m'approche de Teddy, qui bien qu'étalon est le plus doux des chevaux, je le prends à la crinière, je saute sur son dos, et nous voilà à la recherche des vaches. Teddy obéit merveilleusement à la seule indication de mon chapeau. Si j'approche ce volumineux couvre-chef de son œil droit, Teddy oblique à gauche, et vice et versa. Il ignore naturellement le trot, comme tous les chevaux de la prairie, et il a un galop massif et régulier qui fait voler derrière lui d'énormes mottes de tourbe. Il méprise les bœufs et les vaches, et je crois qu'il trouve ridicule le taureau, le beau

taureau Hereford, à la robe rouge, à la tête blanche, aux larges cornes horizontales, dont je suis si fier.

Ce qui rend Teddy, je crois, si méprisant à l'égard du taureau, c'est la timidité ridicule avec laquelle celui-ci remplit des devoirs dont l'étalon, lui, s'enorgueillit. Teddy isole une jument de ses compagnes avec une autorité remarquable. Il suffit pour cela qu'il la sente prête à consentir. Il la poursuit, la rejoint, la mord à la nuque, la flaire, lui fait de ces caresses que l'Église réprouve, et triomphe sans pudeur. Le taureau, au contraire, s'introduit lourdement, gauchement dans le troupeau des vaches ; la grande Holstein pie lui enfonce au passage deux cornes aiguës dans le flanc. Le taureau se recule, comme pour s'excuser... Je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait fait son choix. On le fait pour lui... Une Jersey café au lait (mon Dieu qu'au Manitoba toutes les races sont mélangées !) vient brouter à côté de lui... Le couple mange lentement, paysannement... Au bout d'une heure ou de deux, je crois que le taureau a fini par comprendre... Docile, à la fois amoureux et résigné, il suit la Jersey à l'écart. Pendant un moment, les deux bêtes ruminent, pensives... Il a l'air un peu triste. (Ce n'était peut-être pas celle-là qu'il désirait)... Puis, il se décide, et... Vraiment, Teddy a raison ; il a l'air très ridicule.

*
* *

Par égard pour mes poules et pour mon gibier — à vrai dire, aussi parce que cela m'amusait, —

j'allais parfois en cette saison faire la chasse aux jeunes loups.

Il fallait, pour cela, le soir, écouter l'appel d'une mère impatiente de voir revenir son mâle avec quelque lièvre adroitement saisi au gîte. Je savais ainsi, à peu de choses près, l'endroit où je devais trouver la rabouillère. Dans ce pays de marécages, le champ des recherches est vite circonscrit. Il va de soi qu'une mère louve ne creusera son abri dans un sol trop humide où ses petits risqueraient de prendre mal. Parlez-moi d'une petite élévation bien fourrée, et d'une veine de sable chaud et doux au repos.

Je partais à cheval sur Mary, la petite jument blanche, haute de douze mains, comme une jument de polo, mais diablement trop méchante pour un sport aussi mondain. J'emportais une pelle à l'arçon de ma selle, et le chien Gunner daignait parfois m'accompagner. Il me fallut longtemps pour comprendre les secrets de cette chasse. Dès que la mère flairait l'intrus, elle se montrait à moi, et m'attirait dans une direction parfaitement fausse. Quand j'eus compris, mes succès furent assez nombreux.

C'est ainsi que je pris Gaspard.

Il avait trois frères ou sœurs que je mis à mort. Je lui sauvai la vie par je ne sais quel caprice. Après tout il n'était pas laid, à peu près de la grosseur d'un jeune chat, et tout fourré d'une laine douce, grise et encore ondulée. Je le rapportai à la maison dans mes bras, et il commença à m'emplir de puces. Dès son arrivée, il se montra aimable, et but avec plaisir une jatte de lait, qui avait été

primitivement destinée aux chats. Cela créa de suite entre eux et lui un lien d'antipathie ; ils lui firent d'abord peur, mais il ne tarda pas à le leur rendre, et avec des intérêts illégaux. Les chiens l'accueillirent avec plus d'indifférence. Ils comprirent très vite qu'il était destiné à faire partie de la maison, et ils tolérèrent qu'il habitât un vieux tonneau auquel une chaîne l'attachait.

La vie de Gaspard n'offre que fort peu de traits saillants. Il mangeait de tout, et particulièrement des confitures, qu'il adorait. Aussi ne tarda-t il pas à engraisser au point que le collier que je lui avais fabriqué devint trop petit.

Ce fut ma mère qui s'en aperçut. Gaspard avait pour elle une grande adoration qui s'expliquait par ce fait que ma mère s'était chargée de le faire manger à des heures régulières. Quant à moi, je ne me risquais plus auprès de lui depuis le jour où il avait failli m'emporter trois doigts. En conséquence, ma mère l'emmena à la cuisine, et l'y garda, le temps que je mettais une allonge au collier.

Or, ce jour-là, on avait lavé à la potasse le parquet de la cuisine et l'on cuisait le pain. Aussi, la boîte de potasse caustique était-elle encore dans un coin, à côté du fourneau qui était chauffé au rouge cerise. Gaspard, à qui l'on ne pensait plus, mit le nez dans la boîte, et se l'y brûla ; c'est évidemment pourquoi il sauta sur le fourneau et se rôtit les pieds ; enfin, comme conséquence, il sauta sur l'évier et fracassa la vaisselle. A partir de ce jour-là, il refusa d'entrer dans la cuisine.

Six mois plus tard, comme il devenait méchant,

je fus obligé de l'abattre. Depuis Gaspard, il est vain de m'offrir des animaux de ménagerie.

*
* *

Me voici loin du printemps et des heures crépusculaires où j'allais guetter sur un tertre les danses amoureuses des grouses.

Les poules de prairie, comme on les appelle là-bas, affolées d'amour, dansaient sur une butte, inattentives à tout ce qui n'était pas le rut. Tapi dans un saule, je les regardais sortir de l'herbe, le cou tendu, la tête mobile, courant très vite sur leurs trois orteils, et chantonnant une mélopée ronronnante, un hymne à la gloire de l'accouplement. Les mâles, leur gorgerette hérissée, se redressaient, vaniteux et importants et se mettaient à tourner sur place gauchement, à se dandiner lourdement sur leurs jambes pantalonnées de plumes, puis, brusquement, relevant d'un seul coup l'éventail ogival de leur queue, ils montraient un croupion nu, ridicule et lubrique. Alors, toutes les poules en chaleur admiraient et gloussaient d'amour et de désir. A mon éclat de rire, de constater combien ces mœurs sont en somme « humaines », toute la compagnie s'effarouchait en un clabottement d'ailes, et une série de *Ka... Ka... Ka... Ka... Ka... Ka...* avertisseurs et terrifiés.

Le ciel lavé de tout son rose revêtait, les unes après les autres, les gazes, vertes d'abord, puis, de plus en plus bleues — jusqu'à celle constellée d'or... Le premier hurlement partait du fourré voisin : une louve stridulait son cri de tendresse.

d'inquiétude et d'appel... *Gna... Gna... hou... i...* disait la voix... Cela veut sans doute dire : — *Où es-tu, mon monsieur Loup chéri ?...* Sans doute, sur le rebord de sa tanière, une mère jouait avec ses enfants, s'arrêtant de temps à autre pour lancer son cri d'amour et d'impatience. Et pas très loin, une autre voix plus grave, avec un rien de brusquerie dans le ton, répondait : — *Gna... Gna... hi... (Voilà !... Voilà !... On vient)...* Puis un rappel de tendresse de la même voix... — *Hi !... i !... i !... i !... (Je t'aime, madame Loup, ne t'en fais pas)...* Et, une minute après, la première voix... — *Hi !... Hi !... i !... i !... (Tâche de rapporter un beau lièvre pour la fe-femme et les gosses)...* Je sentais dans ce duo, frémir et trembler toute l'âme de la forêt, pétrie d'amours exaltées et violentes, et prête aux drames nécessaires et définitifs.

***

Voici le blé qui pousse son deuxième nœud. Le sol est tout couvert et les manques du semoir, témoins de la maladresse ou de l'inattention de l'ouvrier, ou encore de l'indocilité d'un cheval, ont été soigneusement masqués. Le vert tendre se dédore jusqu'au bleu... Seule la prairie est encore parfois ensoleillée d'émeraude et d'argent... La forêt s'assombrit... Dans les sous-bois la lumière n'est plus qu'un jeu de dentelles fines et mouvantes.. Et parfois, à son caprice imprévu, chante comme les facettes d'un diamant, la flaque d'eau jusqu'alors endeuillée et taciturne.

Les maringouins sont venus... Leur vrombisse-

ment ronronne, agaçant, dans le calme du soir... leur morsure harcèle... De toutes les fermes s'élève la fumée bleue, si douce à voir, si âcre à sentir, des « boucanes » ou fumées de fumier sec et d'herbages verts... Les chevaux, les bêtes à cornes se serrent dans cette fumée pour se protéger contre l'invasion lancinante des insectes... Les queues battent en cadence les flancs moites, que tout frisson moire.

A peine le soleil couché, — si tard sous ces hautes latitudes, — la rosée tombe, trop glaciale, comme une aumône faite sans grâce.

Appesantis de fatigue, et gorgés de trop de viande, les fermiers et les domestiques donnent aux chevaux une dernière ration de foin. Ils rentrent d'un pas lassé vers la maisonnette de planches.. Le maître couché le dernier, secoue les cendres de sa pipe contre les montants de son lit de fer, et s'endort d'un sommeil sans remords et sans rêves.

III

ÉTÉ

Les blés, bleu sur bleu, les avoines, bleu sur argent, houlent comme une mer tropicale. Un lourd soleil laisse tomber une chaleur qui surprend, sous ces hautes latitudes, ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'un climat continental. Les jours s'allongent comme pour rattraper demain, et la nuit n'est plus qu'un long crépuscule assombri que chante mélancoliquement une chouette. On a à peine dormi qu'il est déjà grand jour. La rosée de la nuit se vaporise en brumes bleues, monte, emplit l'air d'une fausse humidité, fait jouer devant le plafonnier du ciel des transparences mauves. Dans le « *corral* », autour de la fumée, les vaches s'impatientent déjà de la traite du matin... Dans l'écurie, deux chevaux se battent, et il faut se lever pour aller faire régner la paix à coups d'étrivières.

C'est la saison durant laquelle se met en valeur la brousse canadienne. Tout le jour, on débrous-

saille, on arrache des souches... De lourdes charrues aux longs versoirs enfouissent à jamais la douce odeur des foins ; l'irritante senteur de la terre vierge vous prend la chair comme une promesse d'amour... On s'exaspère d'une souche récalcitrante au tranchant de la charrue. Il faut tous les soirs rebattre les socs et les haches, vingt fois affûtés à la lime durant la journée... Les chevaux peinent, et leurs flancs se creusent...

S'il m'arrivait de pouvoir un jour ou deux m'évader de cette glèbe et de ses labeurs, j'attelais un buggy, et j'allais pêcher à l'Assiniboine... Il me fallait traverser quelques milles de terres cultivées, m'arrêtant pour comparer jalousement à la mienne ces récoltes qui ne m'appartenaient pas, puis repartant, traversant un village de maisonnettes en planches peintes, dont un vieux wagon hors d'usage formait la gare ; le tout protégé, dominé aussi par un élévateur à grains, semblable à une fausse tour féodale, ripolinée en rouge... Puis d'autres champs, puis des milles de bois mauves, bruns et verts, de prairies traîtresses et fangeuses, dans les marécages desquelles les grenouilles et les canards cherchaient à s'imiter réciproquement pour former un chœur somme toute mélodieux... Puis des buttes de sable pelées et dénudées, si l'on en excepte quelques chênes malades et nains, ou quelques cactus minuscules, fleuris d'un point rouge, pareil à une coccinelle... Puis, l'échappée sur une vallée profonde, bien boisée d'érables, de tilleuls, de trembles blancs, de liards sombres, pleine d'arbustes fruitiers, de framboisiers, de sources divinement musiciennes... et, tout au fond, rapide,

charriant, tronc après tronc, tous les arbres déracinés en amont : la rivière.

Un jour, dans le chemin à peine praticable aux voitures, et dont j'avais moi-même tracé à la hache la plus grande partie, nous rencontrâmes, ma mère et moi, un bel ours noir qui mangeait des framboises... A dix pas à peine... cinq minutes de contemplation muette, admirative de notre part, méprisante, je crois, de la sienne... Un bel ours noir, qui s'assit sur ses pattes de derrière. Il était haut comme un homme et il avait le nez rouge, mais pas du tout comme un ivrogne. Je crois qu'il devait être très bon. Du moins, comme eut pu dire Rémy de Gourmont, l'aristocratie de son dédain confinait à l'indulgence. Il nous accorda cinq minutes, après quoi, il s'en alla. J'espère que personne ne l'aura tué.

Des orignaux, des cerfs, des chevreuils, des loups (naturellement) considéraient cette rivière comme leur domaine. Les pêcheurs sont silencieux et tout ce monde ne m'accordait que fort peu d'attention. A vrai dire mes sentiments envers lui, bien que je sois chasseur, se bornaient alors à la curiosité. Les mouches font maigrir le gibier, et la chair d'un chevreuil tué hors saison est assez médiocre... Quelques gélinottes, des canards et surtout le poisson suffisaient à ma table, pour qu'elle fût royale.

Ces grosses perches dorées qui pèsent jusqu'à dix livres sont peut-être les plus succulents des poissons d'eau douce. Les canadiens français les nomment : « *dorés* », les anglais : « *pickerel* ». Rôti au four, entouré de pommes de terre, arrosé d'une sauce hollandaise, le doré est un régal, au sens

étymologique du mot. J'aim. beaucoup moins ces énormes et hideux silures, les cat-fish ou poissons-chats des Canadiens, qui pèsent souvent soixante livres, et dont la chair grasse et huileuse plaît tant aux gens du pays... Mais le brochet de l'Assiniboine est un des meilleurs que j'aie jamais mangé.

Ils abondaient. On en prenait peu au vif, mais beaucoup, j'en fis sur le tard l'expérience, à la cuiller. Je m'étonnais que toutes les grosses pièces, celles qui dépassaient quinze ou vingt livres, fussent invariablement des femelles. Mais un jour, le printemps, cette année-là, était précoce, j'eus l'explication de ce phénomène. Je découvris une frayère. On sait comment le poisson se reproduit, par alternance de plaisirs solitaires si l'on peut dire, entre la femelle et le mâle... (En considérant les vices humains comme des survivances, c'est l'observation réfléchie de ce fait qui a vaincu mes derniers préjugés contre les hypothèses évolutionnistes...) Mais l'autre observation que je fis, c'est que lorsque les jeunes mâles viennent féconder les œufs de femelles, celles-ci, si elles sont plus grosses et plus fortes que les mâles, les laissent s'épuiser, puis soudain, lorsqu'ils sont encore engourdis de volupté, sortent sournoisement de l'herbe où elles se dissimulaient, et les avalent, je suppose, sans remords. Je juge que l'économie domestique poussée à ce point est parfaitement regrettable. Il est vrai que je suis homme, et que l'espèce humaine a aussi de ces instincts.

Le grand charme de ces parties de pêche, c'est moins encore la journée de sport, que la nuit qui

suivait. Auprès d'un feu confortable, j'étendais mes couvertures, et je dormais, ou je rêvais. Le plus souvent, je rêvais éveillé, naturellement. Il y a des jours où il semble que la vie surabonde en nous. Le sommeil n'est plus alors qu'un superflu qu'on abandonne, comme un luxe inutile... Autour de vous, mille bruits vous emplissent de curiosité... On sait qu'il est vain de prétendre découvrir ce que la rivière chuchotte tout bas, — mais ces soupirs de bêtes, ces branches froissées, ces pas furtifs, ces cris d'appel, de triomphe ou de détresse que ne vous disent-ils pas du poème éternel de la Vie et de la Mort ?

Le vol mou des oiseaux de nuit croise au-dessus de ma tête des trajectoires dont j'ignore le but... Sur quel lapereau va s'abattre cette molle machine à détruire, huit dixièmes de plumes, un dixième de corps, un dixième de bec et serres ?... Puis tout à coup, le whipporwhil égrène mélancoliquement son éternel refrain : *Bois pourri !... Bois pourri !... Bois pourri !...* Et toutes les dix minutes, il recommence : *Bois pourri !...*

J'adorais cette chanson stupide... Mais j'ai eu des amis qu'elle plongeait dans la consternation... Puis, c'était au-dessous de moi, près de la berge, le *flouc-flouc* d'une ligne de fond, posée pour la nuit, et à laquelle quelque grosse pièce venait de se prendre. Vite, j'arrachais un brandon au feu, et au risque de tomber dans les remous turbulents, mal d'aplomb sur une étroite corniche, je hissais ma capture, et j'amorçais de nouveau mon hameçon. Après quoi, de retour auprès du feu, je bourrais une nouvelle pipe, et sans impatience, j'attendais

que craquât cette nuit trop étroite, et qu'à travers sa déchirure, l'aube m'apparut, rose comme une chair de femme.

*
* *

Géorgiques d'été !

... La faucheuse mouline son ronron... Cinq pieds de coupe à travers la prairie sauvage sertie de haies de saules inclinent lentement vers leur mort la fleur violette du foin bleu, le panicule du red-top, l'épi argenté de la fléole, la grappe dorée du dactyle... La rouche triangulaire et coupante dont la poussière fait tousser les chevaux s'y mêle sournoisement... Déjà monte un arôme capiteux dont la volupté entêtante endort le faucheur sur son siège... Demain, dix pieds de rateau façonneront les andains, en longues bandes déjà décolorées aux gris mauves, et découvriront, sous tant de bleu une nouvelle verdeur oubliée... Les fourches à trois dents arrondiront des petits tas hémisphériques, puis les chargeront sur les fourragères, les déchargeront sur la meule allongée et trapue...

Comme une vengeance tardive, des nuages se formeront à l'horizon, rassembleront leurs chevauchées opaques, chargeront, toutes lances baissées, obliquement... Puis une éclaircie montrera soudain un coin de ciel divinement vert, comme un espoir... L'arc-en-ciel contractera avec le fermier une nouvelle alliance, que rompra bientôt l'avènement d'une nouvelle armée de nuées à l'uniforme ourlé comme d'un feston, d'une foudre violette et soufre.

... La maison sera trop chaude les jours de cuite

de pain... La crème tournera... la ménagère au corsage rongé de sueur vous dira des choses désagréables, et, lorsque vous surveillerez vos récoltes en train de mûrir, vous saurez que la nuit prochaine vous promet beaucoup de désagrément, à cause de l'offet de banque à échéance du premier novembre... Plus que quatre mois, et le *Weekly Farmer* parle de grêle... Il est vrai qu'il prône en soixante-quatrième page les services d'une nouvelle compagnie d'assurances... (Mon Dieu ! que ces maringouins sont donc agaçants !).

... Puis, un beau jour, plein d'espoir (la ficelle est arrivée), vous attelez quatre chevaux sur la lieuse de huit pieds, dont les ailettes rouges courberont vers la faux les épis couleur de nuque de déesse... Derrière vous tomberont les gerbes dont deux hommes en chemise de satinette noire (n'oubliez pas qu'elle est décolorée aux aisselles !) construiront des moyettes pointues... A peine aurez-vous fini que la batteuse arrivera, et que vous aurez le souci de nourrir vingt hommes et trente chevaux de plus.

... Je ne l'attendais que trois jours plus tard, et j'avais fait marché avec le boucher pour qu'il me livrât la moitié d'un bœuf. Mais la batteuse m'arriva à l'improviste, parce que le voisin n'était pas prêt... Par bonheur la cuisine était déjà remplie de tartes aux myrtilles, aux pruneaux, aux pommes sèches, aux raisins de corinthe, de buns, d'oreillettes aux confitures, de plum-cakes... Dans une chaleur insupportable, ma mère et ma sœur cuisaient inlassablement des pains... Il ne manquait plus que la viande.

Je sellai Mary, la petite jument blanche, et je galoppai dans le parc... Le premier veau que je rencontrai était un jeune animal d'un an, dont les cornes commençaient juste à pointer à travers une fourrure de velours sombre... Je le pris au lazzo, et je l'amenai dans la cour... Pressé, énervé comme je l'étais, le coup de hache que je lui donnai pour le tuer fut mal porté, et coupa seulement le câble qui le retenait... Et naturellement il gagna le large, tandis que je me répandais en paroles malséantes à son égard... Je me sentais ridicule et je lui en voulais de cela, cruellement... Je le poursuivis à cheval, armé d'une carabine, et je finis par l'abattre à plus d'un demi-mille de là, dans le bois... Il me fallut le dépecer sur place, l'accommoder, comme disent si joliment les Canadiens français... Imaginez l'assistance des mouches et des maringouins, ma hâte, mon exaspération, et vous comprendrez que nul boucher ne fit jamais plus mauvais travail... Mais les hommes eurent un rôti à leur dîner.

... J'ai gardé mauvais souvenir de ces périodes de battage. Je me réservais d'ordinaire la tâche la plus pénible, celle de vider les sacs dans la grainerie... On travaillait de l'aube au crépuscule du soir, c'est-à-dire une douzaine d'heures, dans une poussière suffocante... Huit cents fois dans ces douze heures, il me fallait charger sur mes épaules puis décharger cent cinquante livres de blé... Et cela durait cinq, six jours de suite.

*
* *

En certains jours de dèche, j'ai travaillé de la sorte pour autrui. C'est ainsi que je fus témoin du match de boxe Tommy Mac-Gregor et Jim Moffat.

La machine à battre ronflait avec ardeur. Autour d'elle, les piqueurs s'agitaient dans la poussière, qui, dorée par le soleil, nimbait le groupe d'une rousse nébuleuse. Les fourragères aux roues criardes, attelées de leurs pesants chevaux clydes aux canons plats, et aux paturons velus, suivaient les rangées de moyettes de blé que nous autres, les ouvriers, dépiquions gerbe par gerbe. Les charretiers, excitant ou modérant tour à tour leur attelage, au moyen de commandements brefs, ou de jurons sonores, recevaient sur la pointe de leurs fourches à trois dents ces gerbes, et les rangeaient avec symétrie, élevant leur charge en parois bien verticales, jusqu'au moment où, l'édifice achevé, ils prenaient la direction de la machine, où s'engouffrait le blé, à raison de cent vingt gerbes à la minute. Une cascade de blé doré tombait sans arrêt dans les sacs, tandis que le tuyau souffleur expulsait à dix mètres plus loin la paille hachée. En cette chaude après-midi de septembre, tout suait l'activité sur les domaines du vieil Abraham Swann, dont les biens au soleil couvraient deux milles carrés de la bonne terre noire du Manitoba.

Le vieux Swann était avare, et contrairement à tous les usages, il nous nourrissait chichement. C'est peut-être pour cela que nous faisions tous

preuve d'une mauvaise volonté assez visible.

Vêtu d'une chemise de satinette dont le noir tournait au gris sale, et qui montrait aux entournures des cercles d'écume séchée, d'un foulard de coton rouge à fleurs jaunes, d'une salopette bleue à raies blanches, Jim Moffat, le patron de la batteuse, une burette à la main, surveillait à la fois sa machine et son personnel. Les machines marchent à l'huile et les hommes à l'injure. Telle est du moins la méthode du Far West, et elle donne des résultats. C'est pourquoi Jim, ayant versé quelques gouttes d'huile dans le trou graisseur des paliers du cylindre, cracha sa chique et hurla :

— Dis donc, Tommy, maudit fils de chienne, faut-il que te donne des coups de pied dans le flanc pour te faire travailler ? J'en ai assez d'entretenir des fainéants qui s'arrêtent toutes les trois minutes pour bourrer leur pipe.

Il y avait dans cette apostrophe une esquisse de généalogie qui déplut à Tom. Il planta sa fourche en terre d'un geste tellement violent que le manche vibra avec un son de corde de guitare qui se brise, et il se précipita, les poings serrés. sur le vieux Jim.

— Tu peux parler, espèce de fils de chienne toi-même... Je vole ton temps ?... Et avec cela que ce n'est pas toi qui nous voles... Voilà trois semaines que je travaille pour toi sans voir la couleur de ton argent... Donne-moi mon compte, et sur l'heure j'en ai assez.

C'étaient deux types assez différents de la race anglo-saxonne. Jim de taille moyenne, carré, obèse, les joues mafflues, la figure cuite et plus écarlate

encore, parce que le propriétaire de ces chairs de beefsteack était sous le coup d'une violente colère, et Tommy, grand, mince, sec et basané comme le sont souvent les Écoasais.

D'ailleurs, en dépit de ces contrastes, les deux hommes s'injuriaient avec des vocables si identiques et si pareillement ordonnés, qu'on voyait bien qu'ils avaient été élevés à la même école, et nourris des mêmes auteurs classiques.

Le vieil Abraham Swann ayant coupé une chique à sa carotte, remit celle-ci dans le fond de son chapeau, et manifesta un vif intérêt à l'éloquence homérique des deux antagonistes. Or, le vieil Abraham passait à juste titre pour un connaisseur.

Tommy ayant juré jusqu'à perdre haleine réclamait maintenant avec insistance le paiement des gages à lui dus par le patron de la batteuse. Cependant que Jim, dont les affaires étaient embarrassées, et qui d'ailleurs n'avait jamais voulu admettre qu'il fût possible de s'enrichir en payant ses dettes, faisait valoir toute une série d'arguments spécieux destinés à différer le règlement de ce petit compte. Comme il nous devait de l'argent à tous, nous commençâmes les uns après les autres à manifester en faveur de Tom. Jim, acculé, lui offrit alors de lui donner un bon sur le magasin du village où il maintenait sagement un certain crédit. Mais Tommy n'avait que faire de marchandises, et il savait que le marchand aurait mis le feu à sa comptabilité, plutôt que de donner un dollar en espèces, surtout au compte de Jim.

Et naturellement, il passa aux menaces.

Que le monde a peu changé depuis Homère ! Les deux adversaires commencèrent à s'injurier et à tenter de s'effrayer réciproquement, à tel point que je crus un instant que, tel Marius de Marseille, l'un et l'autre allaient nous dire : « *Retenez-moi, ou je fais un malheur !* » Tommy brandissait un poing carré, volumineux et sale, et mesurant du regard son adversaire, disait ! « *Voici, Sirrah ! de quoi te faire rire de travers pour le reste de ta vie ! — Tu n'as pas assez de boyaux pour cela* », répondit Jim qui recula pourtant d'un pas. *Je te réduirai en viande à boucherie, vieille carcasse !* reprit Tommy. — *Prends garde que je ne fasse de toi une douzaine de petits Mac qui ne se rejoindront jamais*, rétorqua Jim.

Naturellement, les « sports » commencèrent à parier, mais il n'y avait que peu d'argent sur Jim, qui avait toutes les apparences d'un gros lourdaud. Le vieil Abraham, trop avare pour courir le moindre risque, et moi, qui avais alors besoin de tout mon argent, furent les seuls à ne pas miser sur les chances de l'un ou l'autre adversaire

Le combat lui-même, comme tant de matches de boxe, fut une déception. Tommy se rua d'un bond de félin, tel que nous crûmes tous que tout était fini pour le patron. Mais Tommy manqua son coup, et il nous sembla qu'une bonne demi-douzaine de gros, mais d'alertes Jims dansaient autour de l'Écossais le martelant à la fois de tous les côtés, jusqu'à ce qu'un direct complétât le knock-out.

Ce fut le vieil Abraham qui compta les dix secondes sacramentelles, au bout desquelles il aida Tom à se relever. Pour nous autres, le gros Jim

nous renvoyait déjà à notre travail, à grand renfort de remarques aussi désagréables que personnelles, que nous jugeâmes politique de ne pas entendre. Tom alla se laver, et revint avec une figure d'arc-en-ciel. Jim lui offrit un bon crasseux, mais Tom le refusa dignement, disant qu'il avait réfléchi, et qu'il allait se remettre au travail. J'étais à côté de Jim, et ce fut à moi qu'il adressa un clignement d'œil fort concluant, et un bref : « That is the way to run a threshermen's gang ! » (Voilà comme il faut mener une équipe de batteurs) qui m'en disait long sur son expérience personnelle.

*
* *

... Déjà, chaque matin, les premières gelées transmuent en argent l'or des chaumes. Feuille par feuille, dorée, puis dédorée, la forêt meurt. Et ce soir, comme pour rendre plus tragique encore cette fin de l'été, un crépuscule mauve, taché de sang, tombe lourdement derrière le bois, toutes ailes déployées, comme un ramier blessé.

IV

L'AUTOMNE

Desséchées par l'été, les sèves restantes rétractées par la gelée blanche, la prairie fauve. la forêt de bronze et de sang brûlent à la moindre étincelle.

En 1909, établi au sud d'une corne de bois, au nord d'une prairie vierge encore, j'avais à peine pu cerner de trois raies de charrue une petite maison de planches, et une écurie en troncs d'arbres grossièrement équarris, que j'avais construites de mes mains. J'y habitais avec ma mère ; mon cheptel, fraîchement reconstitué — après un coup dur — se composait de deux chevaux et d'une demi-douzaine de bêtes à cornes. J'étais sorti, ce jour-là, pour aller gagner notre repas du soir. Il était au bout de mon fusil. Je crois que je venais de faire un doublé de grouses, quand je vis dans le sud, de hauts nuages roussâtres accourir. Déjà à cette distance, j'entendais rugir l'incendie. Le vent jetait à vingt ou trente mètres de hauteur de longues flèches de feu, et je savais qu'elles allaient cin-

quante mètres plus loin propager une nouvelle vague de flammes.

Je revins au pas de course... Spectacle inoubliable. si j'avais eu le temps de m'en rassasier. Des élans, des cerfs, des chevreuils, des lièvres, des loups, un vison, des hermines, me croisèrent d'une course si aveuglément terrifiée, qu'il me fallut trois fois me détourner sous peine d'être foulé aux pieds... Un demi-cercle de flammes — l'incendie heureusement retardé au centre par une mare — menaçait la maison... Vaillante, ma mère, le dos tranquillement tourné au danger, puisait au puits de l'eau dont elle emplissait un à un, tous les vaisseaux disponibles.

Minute d'angoisse à laquelle il ne fallait pas s'abandonner... Minute de prise de possession de soi-même... Minute de réflexion rapide et souple. ... Si peu d'espoir... Un seul... Vaincre le feu au centre.

J'avais, heureusement pour moi, vu dans le Midi de la France combattre l'incendie d'une garenne de pins... Le rugissement du fléau m'encerclait, me bourdonnait déjà aux oreilles, lorsque je sortis de leur place une brassée de sacs vides que j'humectai d'eau... Armé de ces sacs, il me fallut m'affronter à la flamme, elle-même... En plein brasier, suffocant, à demi-rôti comme un saint, à demi-asphyxié comme un renard, je frappais à grands coups de sacs sur les avant-gardes du feu... Le vent même, qui était si dangereux, je le pris pour auxiliaire, malgré lui... Comme il projetait en avant de l'assaut général, de petites attaques partielles, je m'efforcais d'écraser celles-ci...

Ma mère, inlassable, humectait d'eau mes sacs, déjà secs et à demi-brûlés... Vingt fois, je me crus vaincu, et vingt fois, l'espoir me revint de triompher... Arrêté au centre par mes efforts, l'incendie m'avait à droite et à gauche dépassé... Mais si violent était le vent, que je savais que, là du moins, il n'y avait aucun danger... Ce qui menaçait, c'était, devant moi, dans l'espace qui semblait déjà brûlé, vingt petits incendies qui se rallumaient, l'un après l'autre, et projetaient jusque sur la maison de sapin leurs projectiles fulgurants... Il était nuit, lorsque tout danger fut conjuré sur la face sud, et après six heures de cette lutte, il me sembla que j'allais mourir de fatigue...

L'aspect de ma mère me donna une idée de ce que je devais être... Ma chemise, en effet, lorsque je me regardais dans la glace, était déchirée et roussie en vingt endroits, ma peau luisait de suie...

Il me fallut trouver la force de manger, car je compris soudain que tout effort était vain, s'il se reposait sur ce magnifique semblant de victoire. Au nord en effet, la forêt brûlait sournoisement. Je vis un bouleau s'enflammer d'un seul jet de flammes, des racines aux plus hautes branches. Les arbres s'abattaient, l'un après l'autre, écrasant dans leur chute le brasier de la broussaille sèche, et en éparpillant dans l'ombre les lueurs fantastiques... Oui, c'eut été un beau spectacle, si nous avions pu supporter les pertes dont il nous menaçait.

Je savais qu'en dépit du garde-feu, la moitié des meules de foin amassées à grand'peine pour ma provision d'hiver étaient consumées. Qu'il

survînt une saute de vent, qu'elle chassât du nord l'incendie qui rugissait dans le bois, et c'était ma ruine, notre ruine irrémédiable.

A peine eus-je mangé, j'attelai mes chevaux à une charrue. Dans la nuit, falottement éclairé par les lueurs mouvantes du feu, je labourai, jusqu'à ce que mes mains fussent écorchées à vif par le heurt des manchons chaque fois qu'une souche heurtait le coûtre, et que mes genoux refusassent de me rendre tout service... Je rentrai, et ce ne fut pas pour dormir.

Nous passâmes deux jours et deux nuits d'angoisse, ma mère et moi, nous relayant pour surveiller les progrès du feu, pour guetter la formation de gros nuages noirs qui se balançaient. indécis à l'horizon est. et, au moment même où nous crûmes tout perdu. la neige tomba.

***

Un autre automne, je fus embauché par un spéculateur pour aller, assisté de trois métis, arpenter des terres qu'il avait achetées loin de tout chemin de fer.

Nous partîmes en barge...

A cause du vent qui élevait de fortes lames sur le lac, il nous fallut d'abord côtoyer la rive pour nous abriter... D'innombrables canards, s'avertissant les uns les autres, s'envolaient sur le marais au passage des barges, tandis que les poules d'eau se contentaient de faire un plongeon, pour reparaître vingt mètres plus loin, la tête tournée de

côté, et glissant sur l'eau qu'elles ridaient d'un V aux jambages infiniment décroissants.

Un soir, le troisième du voyage, on campa au bord même du lac, sur la petite plage étroite, encombrée de cadavres de gros poissons surpris dans les bas fonds par un coup de vent, et jetés à la côte par une lame de fond implacable.

A la lumière de la lune, le lac apparut tel qu'un disque concave d'argent bosselé — après polissage — de petites rides ombrées et qu'enchâssait, à l'est, la Pointe aux Chênes, et, à l'ouest, le cap brisé qui délimite la Baie aux Sables.

Puis le lendemain, côtoyant la rive ouest, de peur d'un de ces traîtres coups de vent qui font du lac dormant une mer déchaînée, les barges remontèrent au nord.

Nous nous engageâmes dans la rivière de la Poule d'Eau, pour gagner le lac Winnipegosis. Des vols de grues aux grinçants appels, des vols d'oies dont j'admirais les géométries très précises, passaient au dessus de nous comme des problèmes résolus. Le vent du Nord nous soufflait à la figure une poussière fine d'eau glacée, fort désagréable, et sur laquelle il nous fallait gouverner la tête aussi basse que possible. Nous dûmes faire halte dans l'île aux Bouleaux, pour laisser passer trois journées de grand vent, qui frangeait d'écume irritée la crête d'affreuses vagues dentelées, couleur de chocolat. Les gros nuages violets qui couraient très vite à l'horizon et qui traînaient très bas leurs panses, n'arrivaient pas à lisser cette surface inégale et mouvante... Après cela il y eut naturellement la tourmente de neige prévue. Mais nous étions bien

à l'abri d'épaisses saulaies et nous nous chauffions à la flamme du bouleau odoriférant, tandis que Mac Dougg, cuisinier de l'expédition, faisait rôtir des oies...

Nous finîmes par arriver.

C'était une région de prairies, basses et marécageuses, dentelée de ces petits saules gris, nains et touffus qui croissent dans la mousse ; de marais ceinturés de hauts roseaux à quenouille, au fond vaseux tapissé des plantes les plus hideuses (par exemple de cette herbe à puce, qui donne l'exéma) aux abords herbeux, où le foin bleu, si savoureux, lutte contre la rouche triangulaire, coupante et toute en eau ; de petits bouquets de tremble, de mélèzes ou d'épinette, qui croissent sur des promontoires de sable argileux.

Solitudes !... Et le soir, tandis que le feu du campement fumait à l'entrée de la tente, aucune vie humaine ne se mêlait aux vies mystérieuses de la nuit.

Durant ce court été de la Saint-Martin, qu'on appelle là-bas l'été des indiens, et qui est le moment le plus agréable de l'année — le seul assez chaud, et qui pourtant n'est pas empoisonné par le bourdonnement acéré des maringouins, nous travaillions.

A la chaîne, nous mesurions des surfaces, et il fallait se frayer un chemin parfaitement rectiligne, à travers le bois, petit à petit dédoré, où dans les pénombres violettes, mouchetées de brun par les troncs rugueux, luisaient les rouges baies des pembinas, ridées et flétries, mais tenaces sur leurs branches d'un vert argenté, qui se recourbaient

gracieusement au milieu des droites tiges bleues et dépouillées des saskatoons. La marque blanche que laisse la hache sur les troncs écorcés jalonnait l'alignement. Puis le travail se continuait au milieu des marais, où nous pataugions, le ventre dans l'eau, et les genoux dans la vase... Après tout, c'est la chose la plus naturelle du monde... On riait beaucoup de ces petites misères, en se chauffant à un bûcher d'arbres morts, entassés à la hâte dans une clairière, le ventre au feu, le dos au froid...

Le spectacle de la nature, pour quotidien qu'il fût, ne me lassait pas.

C'était d'abord à l'aube, tandis que petit à petit pâlissait le feu sur lequel chauffait la bouillotte à thé simplement suspendue à la branche d'un saule (venu là exprès pour elle), un brouillard argenté, qui voilait les bas-fonds, puis s'élevait doucement, comme si une bouche invisible eut soufflé sur lui, se suspendait un instant aux branches des arbres, et en retombait en minces gouttelettes irrisées. Un ciel pâle mais net, se révélait alors peuplé d'oiseaux migrateurs, qui piaillaient, coassaient, croassaient, gruaient, chantaient leur ivre joie d'explorer des paysages nouveaux, loin des steppes juxta-arctiques où ils étaient nés ; et ces voyageurs s'arrêtaient tout à coup mystérieusement guidés dans leur choix, sur tel ou tel lac, telle ou telle clairière. Les étourneaux innombrables posaient aux lisières des bois un feuillage noir mais si vivant et si sonore qu'il n'était pas lugubre ; une vingtaine d'espèces de canards nageant en rond dans la même mare, s'étonnaient d'appartenir au même genre ; de hautes grues, une patte repliée, se poussaient

dédaigneusement de leur long col ; des oies bavardes tenaient d'inutiles conciliabules ; des corbeaux aux manières communes s'interrogeaient, sans s'arrêter, pour savoir où se trouvait la dernière charogne laissée pour compte par les loups ; les grosses poules de prairie, domiciliées en ces lieux, — des tétras des saules, aux queues plus carrées que celles des grouses du sud, — s'effaraient de tout ce voisinage, et, arrondissant leur dos, picoraient en famille les graines mûres éparses dans les oseraies. Puis, tout à coup, ramant à larges coups d'ailes réguliers, le *kiliou*, l'aigle à tête blanche, surgissait du fond de l'horizon, et décrivait de larges vols planés, circulaires, de plus en plus bas. Alors les étourneaux se taisaient et immobiles s'efforçaient de ressembler à d'invraisemblables charbons, — pourquoi auraient-ils été collés sur des arbres dans un endroit que le feu avait depuis tant d'années respecté ? — les canards se coulaient vite et silencieusement dans les roseaux, tournant la tête d'un air inquiet ; les grues perdaient leur assurance hautaine ; les oies, muettes pour un instant, se reprochaient intérieurement leur graisse encombrante et tentante ; les corbeaux, sûrs d'être dédaignés par le roi des airs, regardaient d'un air indifférent, pour voir sur quelle victime la catastrophe ailée allait s'abattre ; les tétras se consolaient de leurs malheurs passés et futurs, en espérant que, parmi tant d'étrangers, le seigneur saurait faire un choix judicieux, et qu'il réserverait pour des temps plus durs la vie des hôtes permanents du terroir. Puis, tout à coup, repliant ses ailes, le chasseur se laissait choir vertigineusement... L'ins-

tant d'après, rien n'était changé dans la prairie... La vie reprenait, inconsciente de cette toute petite existence en allée vers le mystère.

On surprenait parfois un chevreuil à l'abreuvoir, à l'une des sources si discrètement encloses d'arbres au bord de la rivière. Il regardait une seconde, surpris, et d'un bond fantastique de ses longues pattes fines, disparaissait dans les fourrés, montrant, l'espace d'un éclair, son blanc tablier, encadré d'un liseré fauve.

Dans les clairières sèches, les *gophers* (les marmottes tigrées) jouaient encore sur le bord de leurs trous, au fond desquels ils avaient entassé les provisions d'hiver, graines diverses et petites noisettes rouges.

Un gros orignal solitaire, surpris à aiguiser ses bois contre un arbre — la saison était aux combats, — se campait solidement sur ses hautes jambes, et tournait vers nous, les intrus, sa longue tête bizarre, comme s'il eut été capable de nous regarder en face, malgré qu'il eut les yeux plantés de chaque côté de la tête. Mais son bluff ne durait pas. et, conscient à l'ouïe — de n'avoir pas intimidé notre importunité effrontée, il tournait la tête de côté, pour chercher d'un seul œil, ce que pouvaient bien être ces étranges bipèdes, que n'intimidait pas sa hautaine stature. Inquiet alors, pour la première fois de sa vie, il rejetait en arrière et plaquait contre ses épaules ses larges bois palmés, et, le nez en l'air, la barbe au vent, il fuyait le danger inconnu, dans un fracas maladroit d'arbustes broyés et de branches cassées.

Les petits lièvres des bois, aux courtes oreilles

— relativement — avaient déjà pris leur poil d'hiver long et blanc, mais d'une manière si imparfaite qu'ils semblaient être des boules de neige salies de taches de boue. Du moment que les nouveaux venus n'étaient ni des loups, ni des lynx et qu'ils ne faisaient pas mine de se mettre à quatre pattes pour les poursuivre, les petits lièvres, après trois bonds apeurés, s'asseyaient sur leur train de derrière, et regardaient sans rien y comprendre, ces étrangers.

Les gélinottes marchaient gravement dans le sous-bois, avec beaucoup plus de bruit dans les brindilles sèches, qu'il n'est utile et prudent d'en faire. Elles s'arrêtaient soudain, la tête derrière un arbre, avec l'air naïf de jouer à un cache-cache enfantin. Ce n'était là, disait Mac Dougg, qu'un prétexte à faire la roue, et à montrer un croupion ridiculement peu vêtu de plumes sous son éventail de dentelles grises.

Mais ce qui nous intéressait le plus, et toujours, encore que ce spectacle nous fut familier, c'était de regarder travailler les rats musqués, ces jolis petits diminutifs de castors, mais qui ont la gueule longue et plate suivant la verticale, au lieu de l'avoir, comme leurs gros cousins, courte et horizontalement élargie. Lorsque nous arrivions auprès d'un étang, tout scintillant de soleil, c'était de suite le plongeon général de tous les petits animaux apeurés. Puis les mâles les premiers montraient un bout de museau au-dessus de l'eau, se rassuraient à voir que le danger n'était pas si immédiat qu'on eût pu le craindre, jugeaient que l'on pouvait bien après tout n'avoir à faire qu'à de pacifiques her-

bivores d'un genre nouveau, — plus laids et plus étranges que l'orignal lui-même, — et, nageant, sans quitter les nouveaux venus de leurs petits yeux ronds et bombés, s'en revenaient vers la maison qu'ils étaient en train d'édifier. Ils grimpaient sur l'informe amas de boue, secouaient leurs longs poils acajou, miraculeusement secs, immédiatement, et se remettaient au travail. La mère et les enfants nageaient, tenant entre les dents la racine de jonc mystérieusement arrachée, et plus mystérieusement encore coupée, selon les dimensions exactes — et ceci me saisissait. Les manœuvres déposaient alors les matériaux aux pieds du maître architecte et maçon. Mac Dougg, observateur, jurait sur sa part de salut éternel que c'était toujours le père de famille qui remplissait ce rôle... Le petit animal se redressait d'un air affairé sur ses pattes de derrière, s'appuyant une seconde sur sa queue recourbée en hameçon irlandais, réfléchissait vite, vite mais justement, choisissait la racine qu'il fallait, la prenait aux dents, la mettait en place avec ses pattes de devant, plongeait, ramenait entre ses paumes concaves et allongées de longues griffes courbes, la bonne boue (pleine de petites racines pour en faire un meilleur mortier), lutait les interstices, se servait de sa queue comme d'une truelle, puis, déjà à moitié apprivoisé, tournait vers notre curiosité un regard satisfait de soi-même.

Je trouvai qu'il n'avait pas tort d'être fier. On pouvait bien admirer que, quel que fût le froid en hiver, — et je parle de ces températures qui forcent le mercure à se réfugier dans la petite boule

qui sert de cave au thermomètre, et au fond de laquelle il finit par dormir inerte, gelé, inutile, profondément ridicule, on pouvait admirer que l'eau ne gelât jamais à l'intérieur de ces loges, ce qui permet aux rats musqués de boire et de se laver, hiver comme été... Mais parfois on voyait — inquiet, fugitif et cruel — un beau vison brun, au corps démesurément allongé, au ventre renflé, à la longue queue touffue, épier une seconde le peuple amphibie, et calculer combien de bons repas copieux il pourrait faire sur la glace de cet étang, après que les terribles froids de l'hiver auraient mis le poisson à l'abri de ses petites dents sans merci.

Ces spectacles se prolongeaient jusqu'à ce que le soleil, pâle et d'un diamètre étrangement petit déjà, disparut modestement sans grand fracas de cuivre, — seulement une petite mélodie de la flûte en argent doré, — derrière un horizon déjà conquis par la longue nuit d'un velours sombre, clouté d'étoiles, et sur lequel parfois se jouaient des franges lumineuses, des « *clairons* » reflets dansants et follets, empruntés aux aurores boréales qui incendiaient les icebergs à quinze cents milles plus au nord, entre le cap Bathurst et l'île Victoria. Alors les gros hiboux blancs, les wapahous, que la lumière du jour fait pleurer, les grands ducs qui voudraient bien se faire passer pour des chats, mais qui n'en auront jamais la grâce, — même après des siècles et des siècles d'apprentissage, — les chouettes effarées semblaient se moquer de tout, et d'eux-mêmes, avec des hou ! hou ! inquiétants et stupides. Des loups s'appelaient pour s'avertir de tel passage qu'il fallait garder si l'on voulait

porter bas le chevreuil sur pied. On entendait parfois le bêlement plaintif d'un faon surpris, sur les épaules duquel un loup aux courtes pattes torses et musclées, au ventre bien nourri, venait de se laisser choir du haut d'un arbre, comme un accident fâcheux mais sans remède... Et des bruits d'arbustes froissés au passage par des animaux affairés, et de mystérieux soupirs d'amour, de haine, des murmures de vie et de mort et des choses étonnantes, que nul homme ne saura jamais complètement, et dont la nature, pour nous intriguer, écrit parfois sur la neige un court chapitre palpitant d'intérêt.

Nous apportions à ces spectacles une curiosité également ardente, mais d'une couleur bien différente. Pour mes compagnons, c'était sans plus le beau livre de la nature toujours semblable à lui même, mais toujours aussi amusant. c'est bien là le mot propre. Ils saluaient d'un sourire joyeux l'envol des canards effarouchés, qui coin-couinent, clapotent l'eau, et froissent l'air d'un vol sifflant, ou l'agonie rageuse du lynx abattu d'une balle, au moment où surpris, il tourne vers les chasseurs de gros yeux ronds, et où ses oreilles, brusquement redressées, découvrent les longues touffes de poils gris courbées en accroche-cœur. Moi, je sentais mourir en mon âme des mensonges auxquels j'avais cru donner ma vie. La sagace activité du rat musqué ne le défend point d'être mangé par le vison ; la patience de l'abeille ne sauve-garde point son miel de la gloutonnerie de l'ours ; l'innocence du chevreuil n'empêche point le loup d'avoir faim... Tout cela permis, voulu par Dieu !

V

L'HIVER

Dès que la neige eut pris possession du sol d'une façon stable, cela arriva au milieu de novembre, — après une tempête qui dura trois jours, — nous pûmes songer à arpenter quelques endroits défendus par des fondrières si traîtresses qu'il fallait que la gelée nous fit un pont pour nous en livrer l'accès.

Des indiens crees nous fournirent deux bons attelages de quatre chiens, huit robustes animaux capables de hâler chacun leurs cent cinquante livres, et c'était tout autant qu'il nous en fallait, car nos bagages étaient minces.

Il y avait la double tente en soie, mais elle était légère. Il y avait, ce qui était plus lourd, le ballot des couvertures en laine d'Écosse, et des peaux de chèvre, dont le poil emmêlé oppose au vent une première et solide résistance. La provision de farine était naturellement épuisée, Mac Dougg l'ayant gaspillée, et nul moyen de la renouveler. Je m'en consolai en songeant qu'il s'agissait là, en somme, d'un luxe parfaitement inutile : des sauvages se

passent de pain, et pourquoi un homme blanc, et qui pense et qui par conséquent s'estime d'une essence supérieure, serait-il l'esclave d'une habitude ?... Il y avait un peu de bacon, qu'on ménageait le plus possible, la forêt se chargeant de fournir de la viande d'élan, de cerf ou de chevreuil, avec des gélinottes pour varier l'ordinaire, et, comme pis-aller, des lièvres (ils étaient maintenant parfaitement blancs, vraiment plus blancs que neige, avec seulement les deux petits points blancs de leurs yeux, et les deux taches noires des oreilles, si faciles à dissimuler en couchant celles-ci en arrière) ; et il y avait beaucoup de cartouches et des pièges.

C'était Jerry qui avait confectionné les attelages des chiens, en peau verte et en *babiche*, avec des colliers bien rembourrés de duvet de roseau. Il avait apporté le plus grand soin à les essayer et à mouler sur chacun des chiens le harnais qui lui était destiné. On pouvait s'en rapporter à lui. Sa mère était une Chippewayanne du Lac des esclaves, et ces gens-là naissent conducteurs de chiens.

Mac Dougg s'était acquitté avec un art heureux de la confection des tobogans, de huit pieds de long, bien équilibrés, en bouleau soigneusement poli à l'aide d'un tesson de verre — ce qui restait de la dernière bouteille de whisky, — et aux extrémités gracieusement recourbées à la chaleur, afin d'éviter qu'elles se coinçassent dans une souche traîtresse.

Dès que cette première tempête fut calmée, nous chaussâmes sur nos souples mocassins les raquettes à neige de cinq pieds de long, et nous partîmes

dans la neige molle, en file indienne, battant en avant des chiens le chemin des traineaux.

Pour inventorier, comme je le voulais, tout en les arpentant, les trésors de cette région, il n'était plus question de gratter la neige à chaque instant pour voir de quoi le sol pouvait bien être fait. Mais il fallait se fier aux indications données par les essences des arbres.

Les trembles maigres, les petits chênes rabougris et creux à l'intérieur, les aulnes qui singent les noisetiers croissent évidemment sur des terrains sablonneux et pauvres. Les mélèzes et les saules gris tenaient par un miracle d'équilibre à de malheureuses racines à peine engagées dans la mousse flottant sur la vase ; lorsque de gros liards aux troncs tachés de rugosités noires se mêlaient aux ormes et aux érables pour couvrir un épais sous-bois de saskatoons et de saules, on pouvait parier que la terre était forte et riche en humus.

... Joies de la découverte d'un pays inconnu !... avance ardente et pressée !... Nos raquettes crissaient dans la neige molle et gelée, la neige sans consistance et que le moindre souffle fait rouler, comme une poudre impalpable à la surface du linceul.

Et il y avait ces extraordinaires paysages d'hiver dont nul pinceau ne peut rendre le charme.

Des matins, tout en brume discrètement rose, avec des parures de diamant sur tous les arbres ; de beaux soleils blancs de midi, accrochés dans un ciel très pâle. et qui faisaient de leur lumière douce et froide — mais ceci c'est le comble de l'art — jouer les complémentaires sur les prismes

hexagonaux de la neige, juxtaposant jusqu'à les marier en blanc, les roses tendres aux verts délicats, les jaunes pâles aux violets mauves, les bleus déteints aux orangés transparents. Et le soir venu, tout cela sombrait dans un camaïeu bleu, la neige plus claire que le ciel avec de brusques feux d'artifice, des « clairons » aux franges dorées, en des chutes de clarté lunaire, juste assez pour dorer ce bleu en vert.

Mais c'était là le beau côté des choses.

D'autres jours, l'air affolé par le froid perdait la tête jusqu'à réfracter le soleil deux fois sur lui-même, à droite et à gauche, avec des ébauches d'arc-en-ciel parfaitement inutiles (le temps étant au beau fixe), et un timide essai de croix de Malte. Mais on savait bien que c'était là pure hallucination de la part de l'air, car, quel que fut son talent, il n'arrivait pas à imiter, ni le diamètre exact, ni l'intensité lumineuse de l'astre lui même. Il n'y a pas assez de peinture dans le ciel pour cela. Ces jours-là, on n'avait pas besoin de consulter son thermomètre pour savoir que 40° était à peu de choses près le mot d'ordre de circonstance.

Lorsque l'air, de plus en plus affolé par le martyre du froid, s'efforçait à multiplier le soleil par cinq, en croix, et avec la même insuffisance, malgré les traînées de couleur gelées en route, et qui tachaient si joliment le zénith, il était plus inutile encore de consulter le thermomètre : le mercure faisait le mort, et sonnait comme une pilule au fond de l'alvéole de verre.

Ces jours-là, déjà les os des tempes faisaient mal. Je m'attendais toujours à ce qu'ils craquassent

avec un bruit sec, comme faisaient les arbres de la forêt — les trembles grelottant sans arrêt, des quatre feuilles gelées qu'aucun vent n'avait pu décoller. La glace de plus en plus resserrée par le gel, toujours de plus en plus rigoureux, éclatait avec des bruits d'artillerie et se fissurait sur les lacs. Ces fissures, il est vrai, étaient rapidement ressoudées. Mais quelques secondes après il s'en formait d'autres.

Puis le vent se levait, le vent terrible, aiguisé sur les aiguilles de glace des banquises, là-haut, sur l'Océan glacial ou sur les lacs désertiques du nord, tranchant jusqu'à écorcher la peau sous les fourrures.

Il augmentait d'intensité, sifflant avec rage dans les cimes des arbres, qu'il découronnait sans merci, — on entendait le bruit sourd de leurs chutes mêlé à des jurons, — et rabotant la surface de la prairie, à grands coups de varlope, inégaux et pressés, avec un bruit d'usine. Les copeaux de neige, enlevés en volute et bruyamment soufflés, tourbillonnaient dans une poussière grise, de plus en plus opaque, se heurtaient au moindre obstacle, s'y amoncelaient pour former des ondulations mouvantes, des miniatures de montagnes, fragiles, sans cesse détruites et reconstruites, et sous lesquelles disparaissaient les végétations les plus hautes, passivement courbées sous le poids des neiges et sous la volonté colère de la tempête.

Il fallait, dès que se levait le vent, se hâter de rejoindre le fourré le plus épais. Et s'il était dans la direction d'où venait la tempête, il était dur malgré les fourrures de lui faire face. Il fallait se

protéger les yeux et les pommettes de l'avant-bras replié — sous peine de devenir aveugle, car la douleur était intolérable, et les larmes qu'elle tirait des yeux se gelaient immédiatement sur les cils.

Ni boussole, ni connaissance des lieux n'eussent alors servi pour se garder dans la bonne direction. En plein jour, et malgré le soleil ironiquement clair, qui brillait à cent pieds au-dessus du chasse-neige — de la *poudrerie* — telle était la densité de la neige pulvérisée qu'on n'y voyait pas à dix pas. Ténèbres blanches, qui étouffaient même le bruit, le *sip-sip* des raquettes, les paroles confuses échangées d'un homme à l'autre, le crrr...crrr des tobogans refoulant la neige molle en fraises fugitives.

Les extrêmes se touchent, et la poussière de la neige, arrivant avec force au visage, était si froide, qu'elle brûlait comme des étincelles.

J'eus les yeux gelés et, pendant trente-six heures, je fus aveugle *(snow-blind)*. C'est la chose la plus douloureuse du monde — moralement — car, tant qu'il fait nuit, vos yeux sont recouverts d'une taie noire, pareille à un poêle funéraire et, lorsqu'il fait clair, ces ténèbres s'éclairent d'une faible lueur d'un rouge assez sinistre. Et la fin de tout, c'est que par moment on entend alors parler réellement — des voix qui ne sont pas celles de vos compagnons, mais bien d'êtres véritablement et officiellement morts et enterrés depuis des années et si bien munis de prières et de bénédictions qu'ils n'ont vraiment aucun droit à se prétendre spectres.

*
* *

Là-bas dans le sud, dans le pays des chemins de fer et de la civilisation, — ce n'est pas très loin sur la carte, et pourtant !... des gens y narguent le froid... Le vent a beau travailler très bas, comme un ouvrier accroupi, à niveler la neige, d'une rape mordante, et à siffler sa limaille au fur et à mesure de son labeur ; il a beau s'efforcer d'amincir, copeaux par copeaux, les maisons de planches ou de troncs d'arbres, il ne trouble pas la sécurité du fermier.

Autour du poêle chauffé au rouge, les hommes de la maison fument et crachent, en commentant les articles du journal, tandis qu'à la cuisine, les femmes font sans trêve des pâtisseries odorantes... L'écurie est givrée intérieurement, mais c'est parce que les bêtes ont chaud et que la vapeur qu'elles élèvent se condense sur la paroi froide.

Chez les métis, au son criard d'un violon, on danse des danses écossaises ; on met en loterie des bœufs ou des chevaux ; et si l'on y boit trop de « *filets, boy! de la bouteille carrée* », cela ne vous regarde nullement. Ces gens s'amusent.

Des visites qu'on ne peut faire en été, à cause du surcroît de travail, s'échangent. Les traineaux attelés de chevaux caparaçonnés de grelots, battent les chemins de la prairie d'un glissement joyeux et argentin.

L'hiver, pour l'homme, est la saison des fêtes

*
* *

Dans la forêt, c'est autre chose !

Le drame de la faim domine la vie, — tout comme partout, d'ailleurs, — mais on l'y voit plus ouvertement.

... L'élan blessé par le chasseur croit en réchapper. Il a mis tant de milles et de milles entre lui et celui qui, il y a quelques heures, le fouettait d'une balle au sortir de tel bouquet de saules, qu'il croit bien qu'il peut reposer... Et puis la nuit vient, la nuit qui n'appartient pas à l'homme !

Mais la blessure a saigné... Un long hurlement s'élève sur la voie. La voix du loup, maître vraiment après Dieu, de la forêt... Un long hurlement... Des heures et des heures durant, l'élan fuira... Ce sang qu'il a versé sur la trace, c'est le témoignage qu'il ne peut pas combattre... Il est trop faible pour affronter le loup... Il fuit, il fuit jusqu'à ce qu'affaibli encore davantage, il tombe... Il guettera avec effroi le point dans l'ombre ou deux yeux vont luire soudain. Et somme il ne se relève pas, qu'il a donné des signes évidents de sa mort prochaine, le loup est bien trop avisé pour en finir de suite... Le loup tournera lentement en cercle autour de la bête forcée... Il tournera vingt fois, cent fois, jusqu'à ce que la neige battue sous ses pas devienne dure, jusqu'à ce qu'un instinct, une odeur subtile, et que lui seul saisit, l'avertisse que la mort a frappé... Alors, il hurlera à la mort, non pas sans but, comme le font les chiens, qui ont oublié pourquoi c'est la loi de hurler à la mort,

mais posément, parce qu'il faut convier à la curée des camarades affamés et qui lui rendront un jour ce petit service... Il n'y a de camaraderie vraie que parmi les carnassiers[1]... Lentement, le cri de triomphe s'élèvera dans la nuit !... L'appel à la Viande !... Et de tous les coins de l'horizon, les frères avant d'accourir crieront merci au chasseur.

Loi cruelle ? Loi injuste ?... Je ne le sais pas !... Il vous suffira de réfléchir pour voir combien il est nécessaire qu'il en soit ainsi, pour l'élan même. Si votre imagination peut vous représenter un monde surpeuplé d'élans, et naturellement, par une conséquence logique, les prairies et les bois dévastés, et la nourriture disparaissant de jour en jour, vous n'aurez aucune peine à vous représenter la guerre civile qui suivra entre élans affamés... Allez donc passer un hiver dans le bois, ayez un peu d'imagination, et l'un des sens de la mort vous apparaîtra.

... La mort après tout c'est aussi la vie.

Notre sensibilité voudrait l'ignorer, mais c'est en vain, pour subsister, la Vie a besoin de la Mort. Et je crois bien qu'elle n'en a pas moins besoin pour se recréer... Le sens de la mort, la nature elle-même nous le donne. C'est l'automne et tout meurt ! Qu'est-ce qui meurt : des choses flétries et désormais inutiles. C'est le printemps, et tout revit, grâce à la mort.

Bien entendu, tuer et manger, même quand on

1. C'est bien ce que la guerre nous a appris.

N. de l'A.

est loup, ce n'est pas si simple que cela. Le loup partage avec ses frères, c'est vrai. Mais pourquoi partagerait-il avec le hibou ?... La proie est là, mais il faut la défendre. Il faudra s'arrêter de manger pour guerroyer avec le hibou, avec le renard, avec le pékan, avec l'hermine... Ce n'est pas tout de tenir, il faut encore maintenir.

*
* *

Bien avant le printemps commencent les amours des loups. Les louveteaux sont des fils de l'hiver. Dès février, quand les jours s'allongent, et que le premier *chinook* soufflant du sud-ouest a poli la neige d'un imperceptible et éphémère dégel, quelque jeune louve poussera ce hurlement plaintif sur lequel les mâles ne se trompent pas. Si la faim, ce premier besoin, ne les talonne pas trop, ils abandonneront la proie ; ils franchiront au galop le bois et ses clairières, insoucieux du lièvre surpris (et qui n'en croit pas ses longues oreilles de vivre encore)... Ils seront trois, quatre, cinq même, autour de la pucelle... Elle frémissant à la fois d'espérance et de crainte, humble déjà, et pourtant fière de sa jeunesse, se réfugiera sur un tertre... Autour d'elle et pour la conquérir, des combats singuliers se livreront... Épaule contre épaule, la queue droite, le dos hérissé, montrant leurs dents, les oreilles en avant, les adversaires tourneront lentement en cercle... Leurs yeux s'injecteront de sang, jusqu'à devenir parfaitement rouges... Ils ne se répandraient pas, comme des chiens, en vulgaires grognements de menaces vaines... Le

souffle est trop précieux à conserver... Les dents claqueront mais ce n'est qu'une prise manquée... Il y a des loups dont l'attaque est toute en souplesse, d'autres dont elle est toute en force... Parfois deux adversaires qui se sentent d'égal poids, s'affrontent poitrine contre poitrine, dressés sur leurs deux pattes de derrière... Il n'est pas rare que ces combats soient mortels.

Sanglants, boiteux, mais pleins de la joie de vaincre, le plus fort triomphera alors de la jeune femelle. Il est naturel que la force et le courage engendrent... Les jeunes louveteaux, les faibles trouveront des consolations auprès de quelque vieille louve à qui l'âge et peut-être la laideur, ont donné quelques droits à se contenter d'une union plus intime, — où nul sang ne coulera, — avec quelque jeune animal qui n'a pas encore sa croissance, et qui ne lui infligera pas le danger de porter dans ses flancs des enfants géants, trop pesants pour ses forces.

*
* *

L'homme fait l'hiver tragique pour la nature.

C'est la saison où les bûcherons pénètrent dans les forêts les plus sacrées. La hache cogne inlassablement et les arbres tombent, fracassant dans leur chute de jeunes plantes qui ne demandaient qu à vivre... Des chemins s'ouvrent, pour le passage des lourds traîneaux chargés de billots, qui finissent dans quelque poêle, — en fumée.

Puis la neige a inscrit pour l'homme les habitudes du gibier... Un lièvre artistement empaillé, est bourré

d'une dose de strychnine... partout des pièges.. Le lynx, le plus ordonné des carnassiers, trace un périple dont il ne s'écarte guère. En huit ou dix jours il parcourt son terrain de chasse... Si familier qu'il soit avec son domaine, pourquoi se méfierait-il de ce lacet, placé là comme par mégarde, et qu'il semble bien qu'il pourrait couper d'un coup de dents ?...

Aussi, petit à petit, l'homme dépeuple ce monde naguère si plein de vie, et, quelquefois, c'est sur lui que, par un juste retour des choses, retombent les conséquences d'une destruction déraisonnable. Je me souviens d'une époque où les rats étaient inconnus au Manitoba ; c'est que les « coyottes » étaient nombreux, dans la prairie... Les rats viennent du sud. Il n'y avait pas très longtemps qu'ils avaient conquis l'État du Dacotah, qui est limitrophe du Canada. Mais les coyottes étaient nombreux dans la prairie canadienne, et ils tuaient les rats qui s'aventuraient sur leur domaine. Maintenant les coyottes sont rares, les rats nombreux...

*
* *

Mais demain importe-t-il à l'homme ?

Notre vie est si artificielle qu'il nous semble bien que nous avons perdu tout contact avec la nature. Un sauvage, et qui vit dans le bois, en sait plus long que nous. Il ne tue pas pour le plaisir de tuer, il tue pour se nourrir... A nous, les civilisés, il nous semble que nous avons fait notre devoir à l'égard de la vie, quand nous avons entassé dans un coffre-fort de l'or, ou ce qui le représente.

Pourtant veillent en nous de vieux instincts : ces patineurs qui jouent au hockey... ces chasseurs qui vont tirer un daim (et qui, s'ils sont de vrais sportmen, ne tireront pas une femelle)... se doutent-ils qu'en se livrant à ces sports, ils préservent en eux une combativité dont la race humaine, demain peut-être, aura besoin ?... A voir une civilisation croître et se développer si vite on mesure la rapidité avec laquelle, du jour au lendemain, elle peut vieillir et mourir. La science de nos géologues ne remonte guère au delà de quelques centaines de mille années... C'est peu, si le monde est éternel... Qu'y avait-il avant ?... Qu'y aura-t-il dans cent mille ans ?

Combien de fois, pendant les soirs d'hiver, tandis que la neige fouaillait les vitres, et qu'un vent glacé s'infiltrait sous la porte, ai-je fumé silencieusement, au coin du feu, laissant mon imagination rêver à l'hiver sans fin qui fut, et qui sera sans doute encore ?... Que la chaleur solaire diminue, pour une cause qu'il est vraiment permis d'ignorer !... En vain des milliards d'étoiles nouvelles nous enverront leur lumière inconnue... Le jour sera peut-être encore le jour, mais l'été ne sera plus... Aucun vent ne fera palpiter leur reflet d'or sur les glaces immuables, amoncelées sur la terre... Il fera trop froid pour ce que nous appelons la vie. Les nuages mêmes ne se formeront plus, car il n'y aura plus d'humidité à condenser... Puis, que le système solaire, en se contractant sous le gel augmente de densité, qu'il accélère ainsi son mouvement, et la chaleur reprendra... Que nous sera la vie qui sans doute renaîtra alors ?

... Pensées d'hiver, tristes pensées d'hiver, ne m'engourdissez pas, laissez-moi me chauffer ! Demain le calendrier marque le printemps, et Paris verra peut-être quelques bourgeons verdoyer aux marronniers... Mais ici dans la maisonnette en troncs d'arbres où ma pensée se reporte, le calendrier n'est qu'une plaisanterie, ou alors les mots n'ont plus de sens profond. Il y en a encore pour deux mois avant que ressuscite la nature, avant qu'apparaissent les oiseaux, l'herbe verte, et tout ce qui, chaque année, nous donne un moment l'illusion d'être jeunes.

D'ici là, cette fin d'hiver — mon Dieu qu'elle est lourde à traîner — jettera sur mon dos la moitié des neiges du nord ; je regarderai tristement les jours s'allonger. Et le soir quand tout dormira — sauf moi — je tâcherai de rêver tout éveillé à quelque mer de bluets et de myosotis qui déferle en cadence sur les rochers d'un rivage ensoleillé.

VI

LE POÈME DE L'ÉTONNANTE RÉUSSITE ANGLO-SAXONNE

Ah ! leurs joyaux d'outre-océan ne sont pas uniquement exposés en vitrine, pour tenter le marteau d'un cambrioleur de passage !... Non !... Ils seront sertis dans l'or mat de l'agriculture, dans le lourd platine du travail !

L'agriculture sera la « colonne vertébrale » de ces pays, et les mercantis n'y seront pas tout à fait les maîtres.

C'est pour le travail, et non pour le pillage, que (se souvenant que la Terre de Chanaan appartient au peuple élu) ces lecteurs de la Bible feront frissonner aux quatre vents du monde les plis de l'Union Jack et jetteront à la conquête des solitudes le fils puîné du Lord, et le cockney de Whitechapel.

Dans la prairie canadienne, l'hiver était une mort somptueuse. La nature était enterrée royalement, et le givre exposait des couronnes et des sceptres.

Mais l'été d'or a vaincu ces fastes inutiles.

Les conquérants ont lancé, comme des antennes voraces, des rails parallèles... Ils les ont lancés dans un acte de foi, et cette Foi a soulevé le sol des marais, jusqu'à les assécher.

O Bible ! manuel d'impérialisme, ils ne t'ont pas lue en vain ! Ils n'ont pas cherché sous la dentelle des métaphores le fruit défendu — comme une chair secrète — des tes apologues métaphysiques. Ils se sont détournés de la mort ; ils sont allés droit à la Vie.

Tu leur as donné l'espoir, tu leur as appris la joie d'agir. (Et quelquefois, la reconnaissance qu'il t'en ont m'est devenue importune.)

*
* *

Celui qui donna vraiment ce pays à la Couronne britannique s'appelait Donald A. Smith. Il a eu la gloire, dont sa poussière n'a plus que faire. Et si je parle de lui, c'est moins pour encenser son tombeau que pour citer l'exemple de sa vie.

J'imagine Smith. Ne l'ayant pas connu, il faut que je le construise.

Il me plaît de le connaître tel.

Il portait en lui sa propre foi, qu'elle fût doublée ou non d'une foi religieuse. Une volonté bandée d'acier, comme un ressort. Un esprit parfaitement usiné. Cela suffit pour que le corps obéisse. Était-il aimé ? Je pense qu'il devait être odieux à ses ennemis, mais si fidèle à ses amis que ceux-ci l'idolâtraient. Juste et injuste à la fois, naturellement, comme il convient aux âmes grandes et pas-

sionnées. De plus, il avait voyagé, il avait chassé. Il savait donc que la Mort est la nourriture de la Vie ! Il importe peu qui vit, pourvu que quelqu'un vive. Peut-être ne mangeait-il pas de viande ? Mais en ce cas, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le « Droit-Du-Bœuf-A-La-Vie » ; je suppose que si vous lui en eussiez parlé, il vous eut répondu, — une grimace de sarcasme au coin de la bouche : « Et le Droit-De-L'Herbe, qu'en faites-vous donc ? »

Équilibré... Certes... Homme d'affaires, mais homme de culture. Il n'avait peut-être lu que Shakespeare ; mais c'est assez connaître qu'un poète, s'il est de ceux qui planent si haut que votre œil les suit avec peine, et qui soudain les ailes repliées, reviennent prestement toucher la terre, la terre elle-même ; et là est leur force.

Un créateur d'empire, il faut qu'il soit poète. Car il ne crée que s'il s'évade de la terre, non pour la quitter à jamais, mais pour, l'ayant embrassée de haut, mesurée, possédée de l'œil, en un mot dominée, il revient à son contact plein d'air pur et de vigueur nouvelle. Tel est le poète et tel est le créateur. Un Donald A. Smith a le lyrisme d'un Shakespeare, mais il en a aussi l'humour. Par là il s'équilibre.

Smith jeune homme... La fortune de la Grande-Bretagne veut que Smith soit un fonctionnaire important de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Et, comme il plane, ne l'oubliez pas, il voit dans le futur, il voit plus loin que le commerce des fourrures de la Terre du Prince Rupert, et des Territoires du Nord-Ouest qui fait la fortune de la puis-

sante compagnie. Smith a jaugé ce domaine. Malgré le climat et les vents, et les sauterelles, et la gelée, les métis français, descendants des employés de l'ancienne Compagnie des Pelleteries du Nord-Ouest et des squaws indiennes, font mûrir du blé sur les terres de « *gumbo* » de la Rivière Rouge. Pareillement entre les deux lacs, les métis écossais, descendants des colons envoyés par Lord Selkirk un demi-siècle auparavant. Ce blé, Smith l'a vu ; il en a trouvé le grain riche en gluten, lourd en farine, léger en son, propre en un mot à faire la plus belle farine du monde.

Smith n'est pas à l'origine de la question. Elle est dans l'air. L'ingénieur Dawson a proposé d'ouvrir à la colonisation des immenses régions, en construisant un chemin de charrettes !... Tout autre que Smith rirait de la naïveté de l'ingénieur et du parlement qui proposent une telle solution. Lui ! qui rêve un chemin de fer, le plus grand, le plus luxueux du monde ! Mais Smith est trop avisé pour rire ; il sait que cet essai lui donnera la mesure de l'aide qu'il peut recevoir.

Il n'est de colonisation que celle qui s'appuie sur l'agriculture. Mais il n'est d'agriculture qu'en fonction des moyens de transport. Attendre le colon pour construire des voies ferrées, c'est attendre sous l'orme. Il n'est de colon que celui qui attend une récompense.

Il n'est de colon aussi que l'humble... Qui risquera s'il est riche ?... Mais s'il est pauvre, qui ne risquera pas, et que ne risquera-t-il pas ?... Une condition, toutefois ; il faut que le travail trouve sa récompense dans une fortune rapide. De là

l'étendue des concessions gratuites de 64 hectares, des « homestads » ; de là leur gratuité ; de là les secours prodigués par le gouvernement. Il faut qu'en trois ans le colon soit indépendant, presque riche.

Nous sommes en 1867. C'est à cette époque que le gouvernement canadien négocie directement avec la Compagnie de la Baie d'Hudson l'acquisition de la Terre du Prince Rupert, dont il veut faire la province du Manitoba. On n'a pas consulté les métis... Les négociations achevées en 1869, ces métis voient avec stupeur un gouverneur anglais, Mac Dougall venir prendre possession de la Terre au nom du Dominion du Canada... Ils se soulèvent, ils prennent les armes, ils se donnent un chef, Riel. Un des leurs. Un métis. Riel unit la furia française à la ruse indienne. Il expulse Mac Dougall. Il disperse les bandes orangistes du docteur Schultz. Il répond à la violence par la violence.

Un Smith qui connaît le cœur humain sait d'instinct combien la guerre est haïssable... Il calme les extrémistes d'Ottawa ; il supplie, il implore, il adjure. Il obtient pleins pouvoirs. Par un coup d'audace et de ruse à la fois, il pénètre dans le Fort-Garry, citadelle des métis, seul et sans armes... Il affronte la fureur de Riel... Il la désarme par son calme. par sa sérénité, par sa belle humeur... Comment résister à un homme toujours courtois, toujours spirituel, toujours si parfaitement maître de soi... Si Riel menace, Smith sourit sans forfanterie ; si Riel implore, Smith conseille et promet.

La force de Smith, c'est justement d'être seul. Il ne prend conseil que de lui-même, et il s'avise

sincèrement... Il n'a à compter sur aucun appui, ce qui fait qu'il ne craint aucune défection... Si c'est un jeu qu'on joue, il tient seul ses cartes... Il n'a pas de partenaire qui puisse, sous la table, faire signe à l'adversaire.

Il n'est pas éloquent, il est mieux et moins, il est poète... Il sait le mot juste, l'image vraie... Riel s'emporte, et son sang français lui fait remonter l'éloquence du cœur au cerveau, jusqu'à le griser. Smith parle bas : il colle ses lèvres à des oreilles, et nul n'entend ce qu'il dit ; il donne de la main droite, mais sa propre main gauche l'ignore... Et vainqueur, avec le même sourire tranquille, il repart sans forfanterie.

Il n'est qu'à la moitié de ses peines, car il lui faut encore convaincre les capitalistes... Un tel homme a dû dix fois, cent fois, mille fois essayer sa rhétorique dans la solitude, et sur lui-même. Il s'est tenu d'abord des discours pompeux, et il les a raillés, impitoyablement... Il a dû s'apercevoir qu'être captivant, c'est être vraiment simple... On l'écoute d'ailleurs. Comment voudriez-vous qu'on ne l'eût pas écouté.

Ah ! mettez vos millions entre les mains de tels hommes ! Un Smith n'est insensible à la métaphysique que jusqu'à un certain point... Il sait. du moins, se choisir une entité créatrice, et la faire à l'image de son rêve... Car vous comprenez bien que ce n'est pas pour lui que Baudelaire a pu écrire :

Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.

Un tel homme vit son rêve, sans se laisser dépasser par lui. Si ce rêve est grand, l'homme ne l'est pas moins. Il le faut pour qu'il puisse réaliser pleine-

ment. Supposez Smith infirme, et c'est sans doute un autre Shakespeare que l'Angleterre aurait eu. Il faut un poète pour créer l'Empire, mais un poète actif.

Car de tels hommes font vraiment l'Empire. Ce qui est plus merveilleux encore, c'est que l'Empire le sait. La plus grande des forces britanniques est, peut-être, cette immanquable reconnaissance qu'elle a pour ses grands hommes. Smith devient sir Donald A. Smith, conseiller du roi, — et quel conseiller ! Puis, Lord Strathcona, pair d'Angleterre.

*
* *

Ne vous étonnez pas si, les rails posés, — et la publicité faite, — le Canada s'emplit d'hommes jeunes, âpres au gain, durs à la fatigue... Vous me direz qu'il n'y a pas qu'eux. Jack London doit sa gloire à un apologue : *The Call of the Wilds.* Il voulait prouver que l'homme cherche toujours à retourner à ses origines, comme le chien Buck, le héros du livre. Il y a parmi les colons des gens qui sont comme cela. J'en ai connu. La plupart finissaient misérablement. Les temps ne sont pas encore venus où la civilisation tombera à nos pieds comme une chemise trop sale, et nous laissera nus et grelottants... D'autres, peut-être, des sages, ont voulu mettre en pratique les vers que Shakespeare met dans la bouche de Henry VI.

O lord ! methinks it were a happy life...

Ceux-là sont peut-être une élite, qui mesurent le temps aux travaux géorgiques. Mais ce n'est

pas à eux qu'il faut demander de vous aider à bâtir un empire... Donnez à Smith des gars aux poings carrés, aux muscles gibbeux, et que n'embarrasse pas la sensiblerie !... Donnez-lui ceux qui savent que la vie est vraiment un combat, et que seul mange qui possède... La propriété, c'est le vol, me dites-vous ? — Vraiment ? On s'en était toujours douté. Mais que le vol est peu de chose auprès de ce meurtre de toutes les minutes qu'est la Vie... la moitié de vos cellules est occupée à tuer, à manger et à évacuer l'autre moitié, et cela est bien plus immoral qu'un vol. Pourtant, sans ce combat qui se livre en vous, vous n'existeriez pas... La sensibilité vous a gâtés, vraiment. Que savez-vous de la vie, vous qui vivez dans les villes, et qui n'avez jamais vu tuer le bœuf que vous mangez si joyeusement ?... Le moindre jardinier qui tue des chenilles et des pucerons, qui ampute des arbres malades, qui arrache des herbes (dites mauvaises) en sait plus long que vous.

Des gens qui savent combien il est nécessaire de se discipliner pour créer un empire, ont dû bien rire de voir la France donner le droit de vote aux noirs !... Un homme qui sait la vie, — ce que vous ne savez guère, — craint de voir une arme aux mains des faibles, car il sait que les faibles en abuseront toujours. Le fort peut pécher par excès de générosité et d'insouciance, le faible, non ! Et cela sous peine de mort, ce qui est encore dans la nature des choses.



Un peuple qui réussit, dites-moi comment il pense... Voyez les philosophes anglais : de Bacon à Spencer, en passant par Locke, Hume, Bentham,

Stuart Mill, Darwin, vous les trouverez chercheurs de méthodes expérimentales, logiciens, biologistes... Métaphysiciens, non !... De cela, l'exquis, le divin Hazlitt se réjouissait. Que de fois j'ai relu l'essai qu'il a consacré à la Joyeuse Angleterre. Il assignait entre autres causes à cette joie, l'absence de préoccupations métaphysiques... Je crois qu'il avait raison. L'homme qui profite de l'artichaut, qui en jouit, qui y trouve la joie, c'est celui qui le mange. Et non pas le rêveur, l'abstrait, qui, balançant l'artichaut d'une main, élimine de l'autre les feuilles, le cœur, et le foin, et qui, lorsqu'il croit enfin tenir l'Artichaut en Soi — mettons des majuscules — s'aperçoit qu'il ne tient que le vide.

Nous ne comprenons pas trop cela, faute de parler un langage sensé. Les mots admirables de notre langue, par un miracle hellénique, notre éloquence, nos prosopopées leur prêtent une vie qui en arrive à tromper notre œil. Nous les créons à l'image de nous-mêmes, nous les habillons de majuscules, et nous les faisons évoluer dans les hémicycles parlementaires jusqu'à ce que ces mots, se rappelant que nous les avons créés dieux, songent qu'il est grand temps d'en faire le métier, et, du haut de leur Olympe, laissent choir des catastrophes.

***

Si je dis Smith poète, c'est poète de l'école anglaise qu'il faut entendre. Il ne faut donc pas s'imaginer son œuvre comme un rêve que l'on dort, jusqu'à ce qu'un cauchemar brutal vous réveille sur la

descente de lit, fou de gestes vains, et vous jette à la tête la table de nuit et son contenu. Triste poésie que celle qui ne sait pas atterrir, et qui n'est qu'éloquence, et, ainsi vaine ! Trop immatérielle, sans corps, que voulez-vous qu'elle crée, sinon des nuées à son image ?

La force de Smith fut donc de savoir se poser. Et toujours ce bon oiseau de proie s'abattait sur une nourriture substantielle qui donnait à ses ailes la force de repartir. Le poème de la création canadienne se conçoit par le fait que, pas un instant, Smith ne travailla pour un succès immédiat, que pas un jour, son vol fini, il n'oublia de reprendre contact avec le sol. Il fallait de l'argent, et il l'obtint des capitalistes, dès qu'il se fût fait assurer par le gouvernement un précieux don de terres dans la région qu'il comptait développer. Il fallait des colons, et il obtint pour eux les plus belles conditions ; après quoi seulement, il commença une publicité gigantesque.

Il servait ainsi les intérêts de la mère-patrie, et en même temps ceux du monde, puisque sa colonie était accessible à tous. Il me faut éclairer cette phrase. On a répété, jusqu'à l'user, — et en vain, faute de savoir l'utiliser, — la formule : Gouverner c'est prévoir. En France, notamment, où le manque de contact avec le sol date de notre grand siècle classique, on s'est satisfait de l'éloquence de ce cliché. sans l'examiner. Prévoir quoi ? Tout est pourtant simple en politique, si l'on veut se rappeler que le problème se rapporte aux trois besoins primordiaux de la nature humaine : Dormir, Manger, Se Reproduire. Dormir, je n'en parlerai

pas, encore que notre civilisation s'efforce à détruire chez nous le sommeil et c'est pourquoi peut-être un instinct vicié réagit par les stupéfiants. Mais Manger ! Malthus avait-il si tort ? Prévoir (pour gouverner), cela consiste à étudier soigneusement les statistiques, et à en déduire à l'avance quelle sera dans vingt ans la population, et comment elle mangera. Faute de quoi, il vous tombera sur le dos à l'improviste, une guerre, ou une guerre civile, ou quelqu'autre cataclysme contre lequel il vous faudra improviser la défense. Si vous prévoyez, au contraire, vous avez quelques chances de parer à cinquante pour cent de la catastrophe. (Le reste se fera de lui-même, et plutôt mal, je le crains). Réduire la population, ou alors lui donner des terres, — car on ne se nourrit pas d'automobiles, — là est le problème, et il est comme toujours essentiellement agricole. Une Allemagne dont l'industrie trop développée réclame de la main-d'œuvre jusqu'à absorber plus de pommes de terre et de choucroute que le paysan n'en peut fournir, et qui pour ce beau résultat pullule, va fatalement à la guerre. Et si la France se repeuple, sans déverser le trop plein de sa population dans des colonies prêtes à l'accueillir, et à lui donner des terres, elle va à une autre guerre. Un pays est militariste, non pas en fonction de l'armée qu'il entretient, mais en fonction des sacs de blé ou des bœufs qu'il est obligé d'importer. Dans quelques siècles, il sera probablement admis, par le monde, de réduire la natalité par la castration des éléments malsains du pays. En attendant, les colonies peuvent seules servir de régulateur à notre besoin de nous reproduire,

Ainsi l'œuvre de Smith est-elle du rare type des œuvres de paix. Tout ce que la science de l'homme peut inventer se retourne contre lui ; tout hormis l'art de faire pousser le blé, et d'élever des bêtes à cornes. Mais arracher le miséreux au bagne de l'usine, le charger par surprise et presque de force, à bord d'un bateau, le déposer sur un sol riche, et le lui faire travailler, là seulement se trouve la solution de ce terrible problème de la surpopulation. qui n'est autre que le problème social.

⁂

J'ai admiré l'Œuvre de ce grand poète.

J'ai vu au rythme de sa parole la claire voie ferrée trancher la prairie en parts prêtes à être servies, — sur un plat d'or. Les trains amenaient des cockneys las et fatigués, lents à comprendre que la faim ne tordrait plus leurs boyaux paresseux ; des écossais bruns et énergiques ; des bretons aux gilets de velours, dont l'archaïsme faisait sourire, d'abord, puis rêver ; des auvergnats trapus et candides ; des jurassiens ahuris et l'émerveillement de toutes les races du monde.

Et les ventres sont pleins dans la prairie or sur or.

VII

JEAN-BAPTISTE

I

Au sud de Portage la Prairie, dans la boucle de l'Assiniboine, le sol promet d'être ingrat. Il y a bien des acres et des acres de cette terre noire, propre à supporter de belles récoltes de blé. Mais de la fonte des neiges au mois de juin, sur ce pays si peu perméable, l'eau séjourne avec une certitude tranquille d'être utile à la vie, à la vie des moustiques et des maringouins, qui emplissent la forêt de leur insupportable activité. De plus à vivre dans ce sol humide et gras, les chênes, les ormes et les érables ont pris la force de pousser de belles racines les souches des saules paraissent inépuisables et immortelles ; les trembles et les liards eux-mêmes ont acquis des habitudes de ténacité qui forcent à réfléchir le pionnier le plus hardi. Les prairies sont allongées entre des haies de saules qui, chaque soir, servent de perchoir aux gélinottes ; leur herbe bleue et savoureuse, par endroit,

est trop souvent mélangée de rouche coupante et qui fait tousser les chevaux ; et, dans cette herbe, à chaque instant s'ouvre un marais au fond vaseux et perfide, à l'eau saumâtre toute sillonnée de la nage des canards. Enfin presque partout où ce n'est pas de l'eau, c'est du sable qui à force d'être déplacé par le vent, a formé des buttes aux lignes capricieuses, souples et mobiles, et qu'une herbe maigre et rare ne parvient pas à fixer. Plus loin, sous la conduite des missionnaires, les colons français ont défriché de vastes étendues d'une terre médiocre sur laquelle pousse de maigres récoltes qui font sourire de pitié les gros fermiers de Portage. Mais la boucle de l'Assiniboine semble destinée à rester, longtemps encore, le refuge des élans, des cerfs wapitis, des chevreuils, des ours, des loups et des lynx.

Quelques pionniers ont pourtant pénétré ces solitudes, et s'y sont fixés. Des métis qui vivent du lait d'une vache maigre, du gibier tué en fraude malgré les lois draconiennes du pays, du salaire de quelques journées de travail accompli à contre-cœur aux époques de la fenaison, des défrichements et des moissons, de la vente de quelques charges de bois sec sur le marché de Portage la Prairie, de la chasse des petits animaux à fourrure. Un ou deux Français qui se sont installés au pied de quelque butte, sous le prétexte d'élever des bêtes à cornes dans une longue et étroite prairie bleue, avec un petit lac au centre, si resserré par son haut corset de joncs qu'il faut y entendre bavarder les canards pour y croire ; mais ces jeunes aventuriers possèdent, à leur insu peut-être, des âmes de

poètes, et la vérité, c'est qu'ils ont tout sacrifié de leur avenir pour se donner à eux-mêmes en spectacle, perpétuels acteurs d'un Buffalo-Bill imaginaire ; qui, sans le savoir aussi, s'émeuvent au printemps de voir les délicates fleurs blanches du pembina, éclairer la demi-nuit de la forêt, comme autant d'étoiles ; un mois plus tard, de galopper dans un jardin de lys ponceau et d'églantiers pareils à des broderies chinoises et, plus tard encore, de s'étonner de tant d'ors différents que l'automne sait allier entre eux ; puis en hiver, de vivre dans un paysage irréel, dans un caprice de milliardaire, dans une merveilleuse reconstitution de la Nature tout en argent ciselé et en pierres précieuses. Enfin Jean-Baptiste...

***

Voilà bientôt cinq ans que Jean-Baptiste a quitté le Bas-Canada. Il est né dans cette admirable province de Québec où chaque montagne est un dôme de verdures diverses, une mosaïque des feuillages des arbres les plus nobles ; où chaque vallon est un champ bien cultivé, un verger aux pommiers bien alignés, ou un lac d'une transparence précieuse ; où chaque gorge possède sa cascade comme un chant perpétuel ; où les montagnes s'écartent soudain pour faire au plus beau fleuve du monde une haie attentive et respectueuse.

Les agglomérations s'y nomment des « paroisses ». On y parle un français qui, quoiqu'on en dise, manque de pureté. Il vient directement de la source, mais d'une source un peu trouble, qui a dissous

dans son cheminement souterrain le sel de tous les patois de la côte française de l'Atlantique; des mots anglais, des mots indiens y sont tombés; leur saveur n'était pas désagréable, on n'a pas filtré l'eau. C'est au surplus la langue que parlent familièrement en chaire les « messieurs prêtres ». Le Canada français est avant tout le Canada catholique.

Jean-Baptiste est le fils d'une race rude et robuste. Son père, son grand-père étaient des bûcherons, grands travailleurs, souvent ivres et parfois batailleurs. En remontant plus haut, si l'on savait le chemin, on trouverait sans doute un ancêtre marin, et peut-être un pauvre La Ramée, ou une pitoyable Manon Lescaut, déportés sous Louis XIV pour de petits méfaits. Mais les « messieurs prêtres » ont passé par là. Leur parole autoritaire et dure a discipliné ces âmes; aux époques où le danger sous tant de formes s'embusquait dans la sylve canadienne, ils ont évoqué la Mort, et se sont aidés, pour leur œuvre de fondateurs d'empire, de toutes les terreurs que leur prêtait généreusement l'au-delà. Puis, les âmes pétries, ils continuent par habitude.

Parce que l'Église l'ordonne, parce que la chair le veut, les familles canadiennes sont nombreuses. A seize ans quatorzième enfant de son père, troisième enfant de sa mère, — la première femme Laroche est morte en mettant au monde l'onzième, — Jean-Baptiste n'a plus trouvé dans la « paroisse » assez d'ouvrage pour payer sa pension à ses parents. Il a songé à cet Ouest mystérieux qu'on vante comme le plus merveilleux des mondes : pas de

rochers, pas de montagnes, pas de ruisseaux, pas de cascades, rien de ce qui peut gêner le colon. Un de ses oncles est parti là-bas, il y a longtemps déjà. On l'a vu revenir à plusieurs reprises, froissant à poignées les piastres, et, de bar en bar, saoûlant à ses frais tous les mâles du pays.

Jean-Baptiste a quitté sans regrets le Bas-Canada. Il n'a pas l'âme d'un poète, et pourvu qu'il aille dans une contrée où il y a une église, s'il peut y gagner sa vie, il ne demande rien d'autre au destin. — « Ma patrie, c'est là où je puis prier », a dit un jour le curé devant lui. Après le curé, Jean-Baptiste le redit. Travailler, manger, boire, dormir, aller au ciel, c'est là tout son horizon.

Au départ, Jean-Baptiste a compté les économies qui lui permettaient de faire le voyage. Son billet payé, il lui restait vingt piastres. « Vingt dollars ! C'est assez. J'n'ai en masse », a-t-il déclaré, et il a' payé une tournée à deux de ses frères. Au moment où il allait monter dans le train « l'bonhomme Laroche », son père, lui a donné sa bénédiction, et lui a glissé dans la main une bouteille de whisky blanc ; sa mère l'a embrassé, et lui a remis empaquetés, bien proprement dans une boîte en carton, une tarte aux pommes et du lard froid. De loin, il a fait un signe de la main à Ubaldine Lapaire. Ubaldine Lapaire avait quatorze ans, et bien qu'elle fut noire comme un corbeau, Jean-Baptiste l'appelait : « ma blonde ». Ce qui voulait dire qu'il pensait à elle pour le bon motif... La cloche a sonné, et le train est parti.

*
* *

Soixante heures plus tard. Jean-Baptiste débarquait à Winnipeg. Il n'avait gardé de son voyage qu'un souvenir confus. C'était tout pareil à ce qu'il connaissait, excepté que pendant des heures et des heures, on avait passé au bord même d'une immensité d'eau clapotante, qu'on appelle le Lac Supérieur. Il n'avait pas trop osé regarder, parce que la voie est en partie construite sur pilotis, et qu'elle passe sous de nombreux tunnels taillés dans le roc. Chaque fois que les journaux américains ou canadiens sont à court, ils inventent une catastrophe de chemin de fer au Lac Supérieur. On publie les portraits des rédacteurs, avec des noms d'emprunt et cela fait à la compagnie une publicité gratuite dont elle ne se plaint pas. Jean-Baptiste avait ainsi beaucoup entendu parler des dangers du Lac Supérieur, et il était en proie à la terreur de mourir sans confession. N'osant, à cause des Anglais protestants qu'il y avait dans le wagon, sortir ostensiblement son chapelet, il avait fourré une de ses mains dans sa poche, et il égrenait discrètement les dizaines. Puis, rassuré enfin, il s'était endormi.

A Winnipeg, il se sentait plein de vie et il avait les dents longues. Cependant, avant de se mettre en quête d'une table d'hôte, il se rendit à « l'Immigration ». Un agent à casquette galonnée lui demanda d'un ton autoritaire ce qu'il désirait, et dès qu'il eut manifesté son intention de travailler sur la ferme, appela un vieux bonhomme barbu,

qui salivait du jus de tabac et qui sentait le gin. Le bonhomme examina Jean-Baptiste comme on regarde un bœuf de travail, lui trouva une mine robuste et l'embaucha au rabais.

*
* *

Le bonhomme était un fermier canadien-français du district situé à une soixantaine de kilomètres environ de Portage la Prairie ; terres plus sablonneuses qu'argileuses, faciles à travailler mais avares de récoltes. Jean-Baptiste se plut chez le bonhomme, se fit apprécier comme ouvrier, obtint rapidement un salaire honorable, et prit le goût du pays. Il s'imaginait d'ailleurs que tout l'Ouest Canadien devait ressembler à ce petit coin de Manitoba, et qu'il était inutile de chercher plus loin. Il fit quelques économies, acheta deux beaux chevaux, des harnais solides, un chariot d'occasion, un traîneau, une charrue à défoncer, et se fit donner une concession dans la boucle de l'Assiniboine. Les brocards de quelques camarades ne parvinrent pas à lui enlever l'amour de ce pays.

Il avait soigneusement prospecté le terrain. Il savait que, si ses cent soixante acres contenaient une butte de sable et une fondrière inutilisable, il y avait aussi une bonne moitié de la concession fortement boisée de saules touffus et de grands liards qui prenaient leur racine dans une glaise bleue, un peu collante, mais qui devait avoir la force de supporter plusieurs récoltes. L'ennui, c'était justement que la végétation fut dense et les racines serrées. Mais Jean-Baptiste aimait le

maniement de la hache. Il abattit une centaine de beaux billots bien droits, les écorça, se construisit une cabane confortable et une étable chaude, et, dès que juin eut commencé à draîner les eaux, il mit le feu aux deux pieds d'herbes sèches et entassées par des siècles et des années de virginité. Cela déblayait relativement peu le terrain pour cette première année, les arbres étant verts et pleins de sève. Mais Jean-Baptiste savait que deux ou trois incendies consécutifs modifient sensiblement la géographie de la forêt. L'année prochaine, il recommencerait, puis l'année d'après, et il aurait bientôt devant lui un beau terrain dont il serait le maître. Il trouva d'ailleurs quelques petites clairières qu'il pût défoncer.

Puis, aussitôt ses foins faits, il loua son travail et celui de ses chevaux à des fermiers du sud, pour le temps des moissons et des battages. Et, laissant pendant quelques jours ses chevaux et sa vache à la garde de son voisin français, le même jeune poète qui menait à une quinzaine de kilomètres de là une vie misérable et magnifique, il repartit pour le Bas-Canada.

* * *

Il avait son idée. Bien qu'il n'eût jamais écrit à personne durant les cinq années de son absence, et que personne ne se fût inquiété de lui écrire, il ne s'étonna pas de retrouver sa mère aussi tendre, son père aussi affectueux, et Ubaldine aussi amoureuse qu'autrefois. Elle venait d'avoir vingt ans, et l'arrivée de Jean-Baptiste ruina les espoirs de

plusieurs jeunes gars. Ubaldine était très courtisée. Ce n'était pas qu'elle fût très jolie, mais elle était femme, et cela suffisait. Dès qu'elle le revit, auréolé de tout l'or de l'empire du blé, elle se reprit à l'aimer aussi ardemment que jadis.

Il lui dit qu'il avait une terre, deux chevaux, une vache, un lit, une table, deux chaises, un fourneau de cuisine avec beaucoup de nickel dessus, une batterie de cuisine en aluminium et deux cents cinquante piastres pour passer l'hiver. Lui ayant ainsi étalé ses richesses, il lui demanda si elle l'aimait encore.

— Beau dommage ! répondit-elle en rougissant.

Ils fixèrent alors la date du mariage, au jour qui suivrait la troisième publication. La noce dura trois jours. On mangea un veau de deux ans, deux cochons, beaucoup de poulets et des montagnes de pommes de terre bouillies. La vieille Laroche sortit sa meilleure mélasse d'érable pour arroser les crêpes. On but beaucoup de whisky blanc et de gin. On chanta la Canadienne.

... Et nous étions tous saoûls, saoûls, saoûls.

Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux !

Puis, confiante, les yeux perpétuellement dans ses yeux, elle le suivit vers la silencieuse maison des bois.

II

Ils avaient quitté le Bas-Canada dans les premiers jours de novembre. Les premières neiges étaient déjà tombées, là-bas, puis avaient fondu,

et les arbres verts, les pins, les épinettes, les thuyas, y contribuaient à un paysage sévère, mais sans tristesse. Dès qu'ils débarquèrent au Manitoba, ce fut pour tomber en plein hiver. La première grosse tempête de la saison avait enterré le pays sous deux pieds d'une neige fine, impalpable et mobile, pareille à de la farine bien sèche, racornie par le froid. Le vent promenait de places en places la surface de cette poussière, l'amoncelant contre les haies, contre les clôtures, à la lisière des bois. Mais les herbes et les chaumes en retenaient assez pour qu'on ne vit pas la terre, hormis sur les larges labours, où elle s'ouvrait sous la neige comme une plaie noire. Pas d'arbres verts : partout des trembles des liards, des chênes, des érables dont les rameaux dépouillés grelottaient au vent comme des multitudes de pauvres.

A Portage, ils louèrent un traîneau. C'était un véhicule de forme classique, assez haut pour ne pas s'accrocher aux souches embusquées sous la neige, et où il n'y avait que deux places, recouvertes d'un velours qui avait été cramoisi. Ils s'y assirent l'un à côté de l'autre. Jim le loueur s'assit sur leurs genoux, s'enveloppa et les enveloppa en même temps d'une vaste fourrure de chèvre grise, fit claquer sa langue, et les deux bais, faisant joyeusement sonner leurs grelots, partirent au trot sur une piste déjà frayée par les attelages de bûcherons.

Ubaldine étonnée jusqu'à la tristesse par la monotonie de ce pays plat et de ces bois sans mystère apparent, se taisait. Jim se retournait de temps à autre, crachait sa chique sur la neige, et vantait ses chevaux à Jean-Baptiste.

La première impression qu'Ubaldine eut de l'avenir fut la suivante : coincée entre une butte dénudée, et un bois encombré d'arbres abattus par les tempêtes, une petite maison basse, en troncs d'arbres grossièrement équarris, au toit de planches, maladroitement courbé comme celui d'un wagon. Devant cette bicoque, un petit défrichement à peine assez grand pour y semer quelques légumes et pour y planter quatre sacs de pommes de terre. Le soir tombait, bien qu'il ne fût guère que trois heures, et tout se perdait dans une grisaille, qu'éclairait seule la blancheur mate de la neige. Si Ubaldine avait tourné la tête vers l'Ouest, peut-être se fut-elle réconfortée à voir une bande d'un rose très pâle, délicatement arrêtée dans sa chute par la cime des arbres. Mais elle ne la vit pas. Elle descendit du traîneau avec tristesse. mais avec résignation. Et pour faire plaisir à Jean-Baptiste, elle lui dit :

— Alors, c'est not' mâson ? not' p'tite mâson ? On va êt' ben nous aut'.

Il la remercia d'un sourire, sensible et confiant. Il paya Jim, qui s'en retourna avec un bref : — Good luck ! (bonne chance !) et repartit indifférent. La porte était cadenassée, Jean-Baptiste se dépouilla de ses mitaines pour l'ouvrir et entra le premier ; Ubaldine le suivit.

Il y avait deux pièces, dont la plus grande servait de cuisine, et il lui fit remarquer avec orgueil le fameux fourneau aux ornements nickelés. Il y avait une table de bois blanc et deux chaises en mauvais état. Et avant de lui montrer la chambre à coucher, Jean-Baptiste alluma le feu.

Il avait, avant de partir, empilé, dans un coin de sa cuisine, une bonne provision de bois. Ubaldine connut qu'il était prévoyant, et s'en réjouit. Elle s'assit sans hâte auprès du fourneau, attendant qu'il fît assez chaud pour qu'elle put se dépouiller de sa jaquette en faux astrakan, de son bonnet de loutre et de ses gants en rat musqué. Lui, cependant, allumait sans hâte une petite lampe au verre ébréché. Lorsqu'il fit clair et chaud, elle le suivit dans la chambre à coucher. Il y avait déjà transporté la petite malle qui formait tout leur bagage commun.

Le lit était encore défait, tel que Jean-Baptiste l'avait laissé, six semaines auparavant. Ubaldine constata que les draps de flanelle grise étaient assez propres pour servir encore quelques jours. Le lit était de fer et occupait presque la moitié de la chambre. L'autre moitié était occupée par une petite commode en bois blanc, vernie façon chêne, et sur laquelle était la cuvette en fer blanc, par une chaise et par la malle. Ubaldine songea que c'était beaucoup moins bien que dans la maison paternelle. Mais elle ne s'attendait au confort que dans ses vieux jours, lorsqu'elle aurait mis au monde beaucoup d'enfants, qui, avant de s'établir à leur compte, auraient apporté à leurs parents une partie de leurs salaires, et auraient aidé leur père à défricher des acres de cette bonne terre de forêt, qui porte de belles récoltes de blé.

Elle ouvrit sa malle et en tira un sarreau d'indienne à rayures, qu'elle passa par-dessus sa belle robe de voyage, qui avait été aussi sa robe de noces. Jean-Baptiste était sorti avec un fanal, une

corde, un seau et une hache, et elle l'entendait qui brisait la glace du puits, dans lequel il était descendu. Ubaldine n'avait pas besoin de ce bruit pour se rappeler ses devoirs. Il y avait la caisse de provisions qu'on avait apportée de Portage, amarrée derrière le traîneau. Elle prit d'abord le pain et le lard achetés le matin spécialement pour le repas du soir. Puis elle chercha et trouva la trappe de la cave, et y descendit. Bien enfouies sous la paille, il y avait là, comme elle l'avait pensé, des pommes de terre, mêlées à quelques autres légumes. Elle en remonta quelques-unes dans le pli de son sarreau. Puis, méthodiquement, elle prépara tout pour faire le thé. Et quand Jean-Baptiste revint, tenant à la main son seau plein, sur l'eau duquel le froid brutal du dehors avait déjà jeté une pellicule de glace, il la trouva en train de préparer la farine et le levain pour la cuite de pain qu'elle comptait faire le lendemain.

Ce fut au tour de Jean-Baptiste à se réjouir. Il savait maintenant qu'il avait épousé une ménagère vaillante et dégourdie, et il songea qu'avec elle il pouvait entreprendre de grandes choses.

*
* *

Le courage d'Ubaldine ne se dementit pas. Elle entendit sans trop de crainte, dès la première nuit, le concert nocturne des loups, si nombreux dans les forêts du Manitoba, où ils sont bruyants, mais inoffensifs. Et, dès le lendemain, occupée à cuire son pain, elle accepta de rester seule, dans ce lieu inconnu, et pour elle encore plein de mystères

effrayants, tandis que Jean-Baptiste allait chez le Français chercher ses chevaux et sa vache. qu'il avait donnés à garder.

Du reste leur lune de miel fut douce et sans passion. D'abord, Ubaldine avait entendu dire qu'on ne s'embrasse pas dans le jour, que c'est un péché, et Jean-Baptiste, après la première tentative et le premier refus, catégorique et motivé, obéit docilement. Même il nota la chose en sa mémoire, pour la recommander plus tard à ses enfants, la veille de leur mariage. Il lui parut indécent que son père eût oublié de l'en avertir ; on n'expose pas ainsi son fils à commettre, même involontairement, un péché mortel.

Alors, dès le matin, lorsqu'il avait avalé son gruau d'avoine au lait et sa tranche de lard frit, il s'en allait au bois. sans trop de regret ; jusqu'à midi, il abattait, débitait et refendait les plus beaux trembles et, parfois l'après-midi, Ubaldine l'accompagnait, pour « corder », c'est-à-dire pour empiler le bois coupé par son mari en longueurs parfaitement calculées de quatre pieds.

Ils s'en revenaient ensemble, dans la grande neige, tout rouges d'avoir bien travaillé ; elle, s'amusant en chemin avec une branche de pembina dont l'hiver avait bien pu geler les belles baies rouges, mais non les détacher de leur tige ; lui portant sa hache, balançant agréablement sa haute stature, et chantant d'une belle voix de baryton quelque refrain qu'on ne retrouve plus qu'au Canada, mais qui est né en quelque coin de Picardie ou de Bretagne.

C'est l'heure où l'on entend le battement d'ailes

des perdrix qui se perchent pour la nuit ; parfois un lièvre blanc et soyeux s'arrête au bord du chemin pour regarder familièrement passer la bête inconnue et tout à coup, à l'appel du chef de bande, la meute des loups répond de tous les coins du bois.

Elle l'aidait à soigner ses chevaux. C'étaient de belles bêtes, massives et carrées, aux jarrets épais mais sains. C'était Jean-Baptiste qui les pansait et qui leur apportait à boire, mais c'était elle qui leur donnait le foin et l'avoine. Et tandis qu'à la lueur du fanal, qui fait scintiller comme de la poussière de diamants le givre des murs, il nettoyait l'écurie et jetait sur la neige le fumier odorant et fumant, elle s'asseyait sur une vieille caisse et trayait la vache, une bonne jersey, maigre, aux petites cornes fines, et dont le pis paraissait inépuisable.

Le soir elle travaillait encore, tandis que Jean-Baptiste fumait en la regardant silencieusement. Elle repassait ou raccommodait du linge, ou pétrissait le pain, ou cuisait des tartes aux pruneaux.

Le dimanche, quelque temps qu'il pût faire, ils allaient entendre la messe à Portage.

*
* *

La petite église catholique de Portage se trouve tout au nord de la ville, et son clocher de bois domine une plaine qu'on pourrait croire désolée, quand on la regarde en hiver. En réalité, il n'en est rien, et elle porte d'admirables récoltes de blé. Mais les propriétés y sont si vastes que les habitations s'y perdent, toutes petites derrière les bo

quets d'érables, si clairsemés qu'ils ont l'air de buissons inutiles.

Ce ne sont pas les fermiers de ce riche terroir qui alimentent le tronc de l'église catholique de Portage. Ils sont protestants, et les divers membres d'une même famille se dispersent, le dimancho, pour les prêches osseux de dix hérésies différentes. Mais Portage a sa population ouvrière, dont une importante partie vient de Galicie. Ces gens ont emmené avec eux leur prêtre, et les quelques juifs qu'ils considèrent comme aussi indispensables à la vie humaine que les poux qu'ils cultivent soigneusement sur une couenne crasseuse des boues de l'Europe Centrale. Les juifs, installés face à l'église, leur vendent en ruthène le saucisson à l'ail qu'ils détaillent aux femmes avec de grosses plaisanteries obscènes, qui font, aux sons d'un rire aigu, danser des poitrines trop lourdes vraiment. Le prêtre dit la messe catholique suivant le rite ruthène, et, par dérogation, communie ses fidèles sous les deux espèces.

Seuls quelques Canadiens et quelques métis venus de la forêt marécageuse du sud, ou des bords du lac Manitoba, à dix milles au nord, représentent dans cette congrégation le rite romain. Et les Galiciens, et le prêtre lui-même, ne sont pas loin de les considérer comme des espèces d'hérétiques, que, pour un péché grave de leurs pères, on a privé de communier sous les espèces du vin.

A la sortie de la messe, ce groupe de Canadiens et de métis, alliés dans un même esprit d'hostilité, rend aux Galiciens qui défilent devant eux, haine pour haine, mépris pour mépris.

Puis, quand en défi du « Lord 's Day's act », le dernier Galicien a pénétré en fraude et par une porte dérobée chez le commerçant juif du coin, pour lui acheter ses étonnantes provisions à odeurs orientales, le groupe franco-métis se met à échanger de brèves impressions avant de se séparer. Et, tandis que les femmes se passent mutuellement des recettes de ménage, les hommes amorcent des marchés, ou se proposent des trocs de chevaux.

En causant ainsi, Jean-Baptiste apprit que son oncle Hormidas, le propre frère de son père, et dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis longtemps, était installé, non loin du lac Manitoba, à Saint-Ambroise, et qu'il pêchait actuellement au large de la baie de Clandeboye.

Le bonhomme Hormidas faisait de bonnes affaires, disait-on, et vendait le poisson à un très bas prix. Il était bien achalandé et ceux qui lui en achetaient étaient toujours sûrs de tirer de leur marché un beau bénéfice.

***

Cette phrase fut la cause de longues et pénibles méditations de la part de Jean-Baptiste. Les jours qui suivirent le dimanche où il apprit cette nouvelle, il offrit à la bise glaciale de janvier un front si plissé qu'il semblait que le froid ne pourrait pénétrer cette triple épaisseur de peau froncée. Ubaldine l'observait, n'osant troubler ces méditations. Elle savait très bien que quand un homme est ainsi brusquement morose et taciturne, et qu'il regarde de côté, en crachant précipitamment sa salive trop

chargée de nicotine, qu'il éteint constamment une pipe juteuse, qu'il frappe du pied en faisant des grimaces, c'est qu'il « jongle », c'est-à-dire qu'il médite. Elle avait souvent observé les hommes dans la personne de son père et de son frère aîné. Elle savait aussi que si on les dérange, durant ces moments-là, ils deviennent colères et jurent. Elle s'était promis de ne jamais encourir volontairement sa part du péché qu'il y a à jurer, et pour cela elle faisait tous ses efforts pour ne pas mécontenter son mari. Mais ces jours de silence lui pesaient comme un fardeau porté par elle seule. Elle eut voulu qu'il la prit pour confidente, bien certaine toutefois qu'elle ne pouvait lui donner aucun conseil utile. Et quand il parla enfin, elle fut si contente !

L'idée de Jean-Baptiste était d'ailleurs loin d'être négligeable. On approchait du carême, et les populations catholiques du sud font à cette occasion un maigre rigoureux.

Jean-Baptiste avait en réserve environ cent cinquante dollars, et c'était assez pour acheter sur la glace, à la pêcherie même, une belle charge de poisson. Sur de bonnes routes de neige, les chevaux robustes et bien nourris pouvaient hâler leurs cinq mille livres de poisson. On savait que l'oncle Hormidas vendait sa pêche à trois cents la livre. Le compte y était donc.

D'autre part, le brochet et la perche dorée achetés ainsi trois cents la livre valaient le double dans les colonies du sud, le « poisson blanc » valait même sept et huit cents. On pouvait donc doubler assez facilement ces cent cinquante dollars. Avec cet

argent-là, Jean-Baptiste achèterait un troisième cheval, et dès qu'il aurait satisfait aux obligations qu'a le concessionnaire canadien de défricher dix acres par an pendant les trois premières années, il pourrait prendre pour quelque fermier bien solvable un contrat de défrichement important, qui ferait rentrer, durant la saison, beaucoup d'argent dans la maison. On placerait cet argent à la banque, et l'hiver prochain on recommencerait en plus grand.

Il développa ainsi un magnifique plan d'avenir. Son ambition ultime était d'acheter une terre attenante à sa concession et qu il savait bonne. Il espérait ainsi, en moins de dix ans, être propriétaire des trois cent vingt acres d'une demi-section, et n'avoir plus, chaque année, qu'à travailler tranquillement pour lui-même.

Ubaldine approuva ce plan, Ils décidèrent de se mettre en route le lendemain même, et pour fêter cet heureux événement, une fois couchés, ils s'étreignirent avec plus de vigueur que jamais.

III

Il faisait encore nuit quand Jean-Baptiste se leva pour aller soigner ses chevaux à la lueur du fanal; la vache se releva, le train de derrière d'abord, et beugla. Tout en vaquant à son travail, Jean-Baptiste se rappela qu'il avait, entre deux baisers, promis à Ubaldine de l'emmener avec lui. Il fallait donc prendre au sujet de la jersey une décision rapide. Il songea à Gladieu, le métis, qui

habitait à mi-chemin de chez lui et de Portage la Prairie ; et il pensa que la mère Gladieu serait trop heureuse de soigner la vache deux ou trois jours durant, pour-le peu de beurre qu'elle lui donnerait.

Lorsqu'il eût soigné ses chevaux, il s'aperçut que le jour ne tarderait pas à poindre. Le bois était encore pareil à une masse noire, solidement assise sur une neige d'un violet clair, mais le ciel passait déjà du bleu opaque au vert transparent. Et comme si elles eussent cessé d'être utiles, les étoiles s'y éteignaient les unes après les autres. Il se hâta de rentrer dans la cabane dont la fenêtre diffusait à travers la couche de givre qui la recouvrait des lumières d'un beau rouge cerise.

Le déjeuner était servi, et Ubaldine, en grande toilette, un tablier hâtivement épinglé sur sa robe de mariée, se hâtait fiévreusement de balayer la maison, afin de la trouver bien propre à son retour. Elle s'inquiéta du temps qu'il faisait.

— Il fait beau, mais fret que l'diable ! répondit-il.

— Ben alors, j'vas mettre eune bonne paire de bas d'plusse pendant qu'tu manges. T'occupes pas, j'aurai encore ben finite avant toué.

Il s'attabla et mangea lentement sa bouillie d'avoine, s'arrêtant de temps à autre pour retirer de ses gros doigts carrés un peu de son à ses gencives. Et, comme elle l'avait dit, avant qu'il eût fini, elle était déjà revenue s'asseoir en face de lui, et en trois minutes, déjeuné d'une assiette de bouillie, de deux tranches de lard grillé et de trois pommes de terre.

*
* *

Il était maintenant grand jour. Ils sortirent ensemble de la maison, et Jean-Baptiste en cadenassa soigneusement la porte. Sur la neige tellement froide qu'elle criait sous son poids, il marchait d'un pas pesant, chargé des couvertures qu'il fallait emporter pour la route, et elle le suivait dans un joyeux sautillement de tout son être, comme si ce voyage par un froid redoutable devait être une partie de plaisir. Elle l'aida à placer sur les patins du gros traîneau la pesante caisse dans laquelle on devait charger le poisson, puis elle voulut sortir elle-même un des deux chevaux de l'écurie et enleva ses mitaines pour aider Jean-Baptiste à atteler. Et, tandis qu'il attachait la vache par les cornes derrière le traîneau, elle remplissait de foin la caisse et s'y installait, y enfonçant ses pieds, se couvrant des couvertures des chevaux et d'une fourrure, le haut du corps bien droit, dans la pelisse de faux astrakan. Il vint la rejoindre, et ils partirent lentement à cause de la vache.

*
* *

Le chemin serpentait dans la forêt, avec des tournants brusques, masqués par des haies de saules, avec parfois une belle ligne droite entre les trembles blancs, et parfois encore, une perspective soudaine sur les buttes de sable ou sur un marais dont les hauts roseaux givrés brillaient comme une collection de sceptres fastueux.

Dans les marais, sous les pieds même des chevaux, des lièvres se levaient, faisaient trois bonds et disparaissaient sous l'herbe couverte de neige ; et dans le bois, on voyait de grosses gélinottes qui marchaient gravement la tête de travers pour reconnaître le danger puis, quand elles l'avaient enfin reconnu, s'arrêtant et cachant cette même tête derrière une tige juste assez grosse pour abriter leur œil, ou s'envolant lourdement et paresseusement jusqu'à la branche la plus voisine, sur laquelle elles se croyaient en sûreté ; et sur les buttes, c'étaient, surpris dans la neige où ils s'étaient enterrés pour y passer la nuit, de gros grouses qui démarraient d'un seul coup d'ailes, sonore et violent, jetant un bref cri d'alarme, Ka...Ka...Ka... Ka...Ka...Ka.

Et chaque fois, rejetant la tête de côté, la vache apeurée s'arc-boutait solidement sur ses quatre pattes et tirait au renard avec une force qui menaçait de faire chavirer le traîneau. Alors, Ubaldine se retournait pour lui adresser des paroles d'encouragement, auxquelles la vache répondait en beuglant. Les chevaux tiraient à plein collier ; le véhicule éprouvait une violente secousse, puis l'allure reprenait implacablement lente. Il fallut ainsi trois heures pour faire les trois milles qui séparaient la maison de Jean-Baptiste de celle de Gladieu, qui apparut enfin au moment où la vache, qui en avait décidément assez, refusait énergiquement d'avancer davantage. Jean-Baptiste confia les rênes à Ubaldine et, sautant dans la neige, prit lui-même la vache à la main, pour lui faire faire les derniers quelques cents yards. Les chevaux,

subitement soulagés, allongèrent d'eux-mêmes le pas, et relevant la tête, soufflèrent comme un soupir de satisfaction, une buée qui givra instantanément leurs museaux.

***

De la cheminée de Gladieu s'élevait une fumée qui montait vite et droit, comme si elle eut été pressée de se dissoudre dans l'air glacial du matin. A peine les chevaux se furent-ils arrêtés devant la maison que la porte s'ouvrit, donnant passage à une buée chaude. De brunes têtes d'enfants, rondes, aux yeux fendus obliquement, et relevés aux coins, dévisagèrent un instant les nouveaux arrivants. La porte se referma, et de l'extérieur les voyageurs entendirent des cris aigus, et un mélange incompréhensible de mots indiens, français et anglais, puis la porte se rouvrit, et Mme Gladieu, essuyant après sa robe d'indienne ses mains brunes et longues, les invita à rentrer.

— Vous v'nez t'y vous chauffer un brin, M'sieu, Madame Laroche. Fait quasiment ben fret à matin.

Puis s'adressant à un gamin d'une dizaine d'années :

— Eh là donc, Joe ! t'y vas t'y vas t'y t'grouiller pour rentrer les ch'ouaux à l'étable... Entrez donc M'dame ! mon p'tit Joe va aider vot' mari.

... Le petit Joe Gladieu était un gamin dégourdi. Son père et sa mère disaient de lui :

— C'est un vrai diable. Il est « smart » comme un « mausus ».

Et en effet, ses petites mains nues malgré le froid, et si agiles, détachaient les porte-mousquetons et défaisaient les boucles avec une dextérité telle que Jean-Baptiste, lent et maladroit, les regardait avec admiration et ne savait que dire :

— Ah ! ben, mon p'tit gars ! Ah ! ben, mon p'tit gars... Ah ! ben, mon p'tit gars.

Cependant, Ubaldine entrait dans la maison surchauffée. Elle distingua sur le lit le long corps de Gladieu, qui se relevait paresseusement, un violon sous le bras.

— Vous êtes donc malade, M'sieu Gladieu, lui demanda-t-elle.

— Mais non, M'dame Laroche, j'étais après faire danser les enfants.

Elle s'aperçut alors qu'il était habillé et que le lit était fait. Bavard, Gladieu expliquait qu'il faisait froid et qu'en conséquence, il avait envoyé au bois ses deux aînés, parce qu'à leur âge, on peut bien travailler pour ses parents.

— Quel âge qu'ils ont, demanda encore Ubaldine.

— Mon Pete y a treize ans, mon Charlie y a onze ans et demi, puis y a mon Joe qui aide vot' vieux à soigner ses ch'ouaux, puis y a la Delina qu'a houit ans, puis y a Adda qu'a six ans, puis y a Johnnie qu'a quatre ans, puis y a l'bébé qu'on a perdu.

— Parles-en pas, mon vieux, implora la douleur de la mère.

— C'est ben ! C'est ben !... j'étais après faire danser Adda, puis mon Johnnie. Eh ! la vieille, dit-il à sa femme, — employant la locution habi-

tuelle malgré que Mme Gladieu n'eut guère que trente-deux ou trente-trois ans. — aide donc Mme Laroche à se défarger de son capot et fais-y à manger.

— P'pa ! P'pa ! brailla Johnnie, fais-nous encore danser.

— Oui, faites-les danser, M'sieu Gladieu ! dit Ubaldine.

Toujours étendu, Gladieu reprit son violon, qu'il appuyait non contre son menton, mais contre son diaphragme, à la mode canadienne, et jouant sur deux cordes à la fois, il attaqua d'un rythme rapide la gigue des métis : *Rivière Rouge*, qui dans ces bois et ces prairies prend la proportion d'un hymne national. Aussitôt, gravement les deux enfants se firent face à face, et commencèrent à danser. Leurs pieds résonnaient en cadence sur le parquet rugueux et, à chaque point d'orgue, ils poussaient un cri aigu.

L'entrée de Jean-Baptiste ne les interrompit pas. Respectueusement le Canadien vint s'asseoir à côté de sa femme, et, par un mouvement tout instinctif, comme si la danse lui eut rappelé leurs noces, il lui prit la main. Cette musique entrait en eux comme un vin très alcoolisé, les grisant doucement. Leurs regards étaient soudain voilés, par la seule vertu de cette musique simple et un peu barbare. Puis soudain le charme se rompit ; Mme Gladieu avait dressé le couvert et frappait dans ses mains. Gladieu s'arrêta au milieu d'une mesure ; les enfants s'immobilisèrent aussi soudainement que si la mécanique qui les animait se fut détraquée : Ubaldine et Jean-Baptiste tres-

jaillirent comme si au lieu de frapper dans ses mains, Mme Gladieu les eut frappés tous deux. Mais une odeur de friture s'élevait triomphale ; et, lorsqu'ils prirent place à table, toute leur émotion était déjà oubliée.

Tout en mangeant, on concluait l'affaire de la vache. Il fut entendu que les Gladieu, en échange du lait qu'elle donnerait, la nourriraient durant l'absence de Jean-Baptiste. Alors seulement, Gladieu qui n'avait encore manifesté aucune curiosité, demanda :

— Et où c'est-y qu'vous allez, d'même ?

— On est pour quérir du poisson au lac Manitoba, répondit Jean-Baptiste. C'est un beau temps pour y aller, un peu fret, mais ben calme...

— Fret que l'diable, interrompit Gladieu. Vous avez qu'à voir monter la boucane toute drette sur ma ch'minée. Mais pour calme...

Il réfléchit une seconde, sa figure brune penchée sur son assiette, comme s'il eut voulu lire l'avenir du temps dans les débris de la pomme de terre qu'il écrasait. Puis, relevant la tête, et fixant Jean-Baptiste de ses yeux noirs, obliques et brillants, il dit :

— Moié, j'ai des suspicions sus l'temps qu'y va faire. Les loups y z'ont gueulé, hier soir, que c'était pas naturel en toute. Puis, y gn'a un gros-t'hibou qu'est v'nu s'parcher tout près d'la maison, et qu'a m'né l'diable pendant une heure... Moié, j'sys toujours curieux du temps, rapport que j'suis chasseur, qu'vous savez. Alors, j'ma relevé : j'a été r'garder l'ciel. L'était brillant en mausus... des étoièles qui éclairaient comme les lampes élec-

triques de Portage !... Des clairons [1] qui dansaient comme si j'avais joué du violon !... Et pis l'pire, un grand cercle qui alentoure la lune... J't aime pas ça, moié. C'est suspicieux d'une tempête.

— Une tempête, avec c'beau temps calme.

— Oui, eune tempête que j'crois. Rappelez-vous ben qu'hier, l'vent v'nait du sud-ouest... Y soufflait ben !... Aujourd'hui, pas d'vent, pas en toute... Vous avez qu'à écouter l'bois... On entend aussi ben à l'ouest comme à l'est, au nord comme au sud... Et la preuve, c'est la boucane comme j'vous y ai déjà dit qui fume drette... Si l'vent y n'vire pas d'main soière en eune tempête du nord-ouest, j'm'aurai ben trompé... C'est pas pour vous empêcher d'aller au lac... D'abord la tempête, ça s'toffe [2] quand on sait. Mais croyez moiè, croyez moiè pas, vous f'rez ben d'pas vous amuser en route.

— Eh ben, dit Jean-Baptiste, si on attendait.

Mais Ubaldine était maintenant plus pressée que lui.

— Et pourquoi donc, dit-elle. Si la tempête se lève, on en sera quitte pour coucher à Portage, ou chez ton oncle.

Jean-Baptiste consulta Gladieu du regard. Mais Gladieu hachait du tabac pour bourrer sa pipe, et semblait maintenant complètement désintéressé de la question. Alors, le Canadien, développant sa haute stature, se leva et se dirigea vers la porte.

— Merci ben, M'sieu Gladieu et M'dame, j'vas atteler mes ch'ouaux.

1. Petites aurores boréales.
2. Ça se supporte.

IV

Maintenant que les chevaux n'avaient plus à lutter contre l'entêtement de la vache, le voyage prit une allure plus rapide. Quelques minutes après avoir quitté la ferme des Gladieu, Jean-Baptiste et Ubaldine dirent adieu à la forêt. Ils se trouvaient sans transition, comme rejetés des bois et de leur farouche beauté, dans une plaine cultivée et riche. Mais immobile dans la neige, cette plaine semblait plus morte qu'endormie, tandis que la forêt s'anime en hiver de la vie des bêtes, et, que même par intermittences, les arbres détonnent comme pour protester contre leur engourdissement hivernal. Ces plaines cultivées subissent l'hiver et ses neiges avec une résignation passive, jusqu'au désintéressement de leur personnalité. A droite et à gauche, sur cette terre qui sommeille, la neige ressemble plus à un suaire qu'à un drap de lit. Rien n'est plus désolé, plus décourageant que cette perspective monotone, dont rien ne détache l'œil. L'horizon est une seule ligne droite, jusqu'à laquelle les jeux de la lumière s'étendent comme une nacre plate, mince et fragile. Plus haut le ciel est souvent trop limpide, trop immatériel, surtout lorsqu'on tourne le dos au soleil. Bien plus, ce brusque passage du bois à la plaine est marqué par un abaissement de température tel qu'il semble qu'en tentant de vous retenir, les derniers buissons de la forêt vous ont brusquement arraché la moitié de vos vêtements.

La buée de transpiration qui nimbait les chevaux se condensa brusquement en un givre qui arma la pointe de chacun de leurs poils d'un métal dur et cassant : les mors et les gourmettes s'argentèrent d'un plaquage maladroit. Ubaldine sentit les os de sa figure se rétracter sous l'effet de ce froid ; cela faisait aux pommettes et aux arcades sourcillières une douleur qui lui tirait des larmes et des grimaces. Elle dut baisser la tête et se protéger la face de son avant-bras replié. Plus endurci, Jean-Baptiste se contentait de porter de temps à autre sa grosse main gantée de fourrures à sa bouche et à son nez, de loucher vers le bout de ce nez et vers ses pommettes pour s'assurer qu'ils ne gelaient pas, et dès que ces parties lui semblaient plus blanches qu'elles n'auraient dû l'être, de se frictionner avec vigueur pour y ramener le sang.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient, il leur semblait qu'ouvrir la bouche eut été mortel. Ils se contentaient de se regarder parfois de côté et chaque fois que leurs yeux se rencontraient, ils se souriaient, comme pour tâcher de se communiquer une chaleur mutuelle.

*
* *

Enfin grandit devant eux la ligne d'arbres qui cerne les rives de l'Assiniboine. Le chemin d'hiver passe à deux cents mètres du pont, descend un ravin abrupt, traverse la rivière sur la glace, et remonte de l'autre côté entre deux érables, pour aller rejoindre dans un petit bois la ligne droite

du « chemin du Roi » qui mène à Portage la Prairie.

A gauche, entre les arbres, c'est le village siou. Les squaws en robes rose ou bleu pâle, en mocassins brodés, le châle sur la tête, l'enfant dernier-né sur le dos... Les hommes glabres, aux longs cheveux, minables dans leur laissés pour compte de la civilisation... Tout cela est sordide et tragique. Mais si quotidien, ce spectacle, que son pathétique est usé, et que personne ne se dit : Il faut que ces gens-là meurent ou s'adaptent. De toute façon, c'est mourir.

... Puis, le lac de Portage, en croissant autour d'une île truquée par des jardiniers municipaux... Et les résidences en brique des gens riches qui cernent ce lac... puis les petites maisons de bois... puis le centre, et la grande rue, avec ses magasins somptueux, et sa poste en style Tudor.

Et naturellement, l'hôtel en bois vermoulu, aux chambres insuffisantes et qu'emplit tout entier le bruit vulgaire du bar et du « saloon », et le brouhaha des ivrognes, et les querelles et les paroles malsonnantes, et l'odeur.

Jean-Baptiste installa sa femme auprès du poêle dans le salon des dames et s'en alla chez Jim remiser ses chevaux. Ils dînèrent. Jean-Baptiste s'en alla ensuite boire un peu trop d'alcool au bar. Puis ils se couchèrent à demi-vêtus, après avoir fait leur prière à genoux au pied du lit de fer.

***

Il faisait encore beaucoup plus froid le lendemain. Si froid que la neige du chemin gémissait sous les

patins du traîneau, comme pour les arrêter... Mais ils arrivèrent de bonne heure à Delta, au bord du lac. Ubaldine eut une exclamation. Passé l'amoncellement de blocs de glace du bord, le lac montrait une convexité d'argent. La lumière a de ces exagérations. Elle faisait apparaître toute la courbure de la terre sur ce lac qui se cintrait à l'horizon d'un arc de cercle très net. Sur cette surface dure la lumière rebondissait, comme pour vous frapper aux yeux. Ubaldine les ferma, et se détournant, regarda vers l'est. Ce fut pire, tant qu'elle cria.

Cinq soleils en croix, le vrai au milieu, essayant de rejoindre les autres, les irréels, par des traînées de lumière. Tel était le froid, que cette lumière était décomposée par lui, dans l'ordre où les couleurs du prisme sont sensibles au froid. Les rayons violets avaient fait peu de chemin avant de se figer, tandis que les rayons rouges, plus vivaces, montaient plus haut... En croix, et cela frappa Ubaldine qui dit :

— Eh mon Doux ! faut-y qu'y ait fret l'soleil ! L'est quasiment crucifié !

Cela fit rire Jean-Baptiste.

Il dirigeait maintenant ses chevaux dans la direction du nord-est. Au loin, la vie se manifestait sur cette étendue de glace, parce que, — et cela semblait très loin, — des points noirs s'agitaient. Mais à chaque instant, une détonation sèche ébranlait l'air, et la glace se fissurait, argentée au soleil, sur la surface supérieure, et vert bouteille dans ses clivures. Entre les deux bords de la fissure, une eau bleue apparaissait, clapotant dans sa joie d'être libre.

Les détours qu'ils furent obligés de faire les retardèrent, et il était bien près de midi lorsqu'ils arrivèrent à la pêcherie de l'oncle Hormidas.

Il avait installé celle-ci, juste à l'entrée de la baie de Clandeboye, où il y a des fonds de cinq mètres, et où le gros poisson vient volontiers se masser en hiver. Son installation était classique. La chambre de pêche était une cabane carrée, en planches de quatre mètres de côtés, et que réchauffait un fourneau de cuisine et un poêle, afin que ne gelât pas le trou d'eau, de trois pieds de côté, par lequel on remontait les filets. Ceux-ci avaient été placés une fois pour toutes, en croix. C'étaient des araignées de cent pieds de longueur, et on les avait introduits en coupant la glace tous les dix pieds environ. Armé d'une perche, un homme faisait glisser sous l'eau le filet à son aide, qui le reprenait, pour le lui repasser au trou suivant, et ainsi de suite, jusqu'au dernier, où la corde était ramenée au trou initial, par-dessus la glace.

C'est un métier dur parce qu'en dépit de vingt degrés de froid, il faut mettre le bras dans l'eau, jusqu'à l'épaule, et que dès qu'on le ressort de l'eau, la glace le recouvre d'une pellicule tranchante. Mais si l'on a soin de ne pas laisser geler le trou du milieu, et d'empêcher les trous des extrémités extérieures de se reprendre complètement en glace, en y entassant des bouchons de foin, ce travail est fait une fois pour toutes.

L'oncle Hormidas n'eut pas le loisir de souhaiter la bienvenue à son neveu et à sa nouvelle nièce, parce qu'il était dans sa cabane, occupé à hâler les filets. Pris aux ouïes, les poissons se débattaient,

en reflets d'or et d'argent, jusqu'au moment où l'oncle Hormidas les avait dégagés et, d'un revers de bras, jetés dehors, par la porte ouverte, où le gel les figeait aussitôt, dans les contorsions grotesques et tragiques de l'agonie.

Le Canadien les nommait au fur et à mesure qu'il les décrochait : « Un poisson blanc ! (c'était du corégone qu'il s'agissait)... Un brochet !... Un doré... Encore un doré !... Un tulibi !... Un achigan !... Une carpe ! (et il crachait avec mépris)... Un beau brochet ! Batèche !... »

Jean-Baptiste attacha ses chevaux contre la maison, les couvrit de leurs couvertures, étendit devant eux de l'avoine et du foin, à même la glace, et vint aider son oncle. Ce dernier hâlait maintenant sur la corde de tout son poids, — l'orifice extérieur faisant poulie, — pour ramener les filets dans leur position. Et, naturellement comme il faut pour cela qu'un jour soit ménagé entre la glace et les parois de la cabane, on sentait aux jambes un courant d'air glacé. L'oncle Hormidas ayant fini de tirer, bloqué les jours avec du foin et vérifié les trous extérieurs, put alors se livrer aux effusions de famille.

Une bouteille carrée, noire et qui contenait du gin quand Jean-Baptiste l'avait déballée du traîneau, ne fut plus qu'une chose vide et propre à être fracassée sur la glace, quand on eut salué les souvenirs de tous les oncles, tantes, cousins et cousines du Bas-Canada.

Pendant ce temps, Ubaldine préparait le déjeuner qui se composait de pommes de terre bouillies d'avance et qu'il n'y avait plus qu'à réchauffer,

de darnes de brochet frites avec du lard, et de confitures.

Puis vers une heure de l'après-midi Jean-Baptiste fit sa charge, paya son oncle, et sourd à son invitation de venir passer la nuit à Clandeboye, reprit le chemin de Portage.

*
* *

Les voyageurs n'avaient pas fait un demi-mille que le vent s'éleva en tempête, et sans crier gare. Tout disparut aussitôt, et le soleil et la glace, et les chevaux sous un tourbillonnement d'une neige venue des rives nord-ouest du lac, durcie et refroidie par cent kilomètres de course folle et qui frappait durement comme du grésil. Les orgues du vent s'enflèrent... Et le froid si vif qu'il mordait les vêtements, et les arrachait à belles dents, avant de broyer la chair et les os... Il fallut descendre et marcher derrière le traîneau, la tête basse et la main sur le véhicule pour ne pas se perdre. Déjà, à un pas, on n'y voyait plus. Le froid étouffait Ubaldine jusqu'à lui faire appréhender sans trêve l'asphyxie ; et juste au moment où elle croyait mourir, quelque chose en elle avait lutté victorieusement, et elle absorbait une bouffée d'air et de neige qui l'enivrait une seconde.

Jean-Baptiste jura plus haut que le vent, et Ubaldine gémit :

— Sacres pas ! L'bon Dieu te punira.

Et en compensation, elle récita tout haut un « Notre Père » dont la tempête emportait les paroles après les avoir mises en miettes.

... Ici, il y a une lacune. Jean-Baptiste, me racontant le détail des choses, ne se souvient plus que de la fatigue de ces ténèbres blanches, qui endormaient sa volonté, et lui donnaient l'envie de se coucher, et de mourir.

... Ce qui le tira de sa torpeur, c'est que tout à coup il lui sembla qu'il y avait plusieurs siècles qu'il dormait en marchant ; un éclaboussement d'eau le réveilla. Il ressentit une vive secousse, et le traîneau échappa à sa main. A côté de lui, Ubaldine criait.

Figé, il fut un moment avant de se rendre compte. Ce terrible froid engourdissait tellement sa pensée, qu'il n'arrivait pas à comprendre qu'il devait y avoir, à cet endroit, une de ces fissures produites par la condensation de la glace, et qui, trop fraîchement refermée, s'était ouverte sous les pieds des chevaux... Ils se débattaient maintenant, tandis que Jean-Baptiste s'efforçait en vain d'imaginer comment il leur porterait secours... Il n'avait encore rien résolu lorsqu'il ne les entendit plus se débattre.

— Quoi qu'y a ? questionna Ubaldine.

Elle dut crier pour se faire entendre.

D'une voix qu'il ne se connaissait pas (il lui semblait que c'était un autre homme qui parlait), il dit :

— Les chevaux sont nayés !

Il entendit la voix lointaine (et pourtant elle était à son flanc) dont Ubaldine lui dit avec angoisse :

— Quoi qu'on va donc faire nous aut' ?

Et lui machinalement :

— Faut prendre courage... T'as t'y du courage ?

— Oh oui, qu'j'en a, quand j'suis-t'avec toué.

Et, comme me dit Jean-Baptiste, plus tard, il n'avait plus du tout envie de se coucher pour mourir.

***

Ce qu'ils firent pendant une vingtaine d'heures dépasse votre raison, et la mienne et la leur... Marcher... Jean-Baptiste comprenait confusément que c'était la seule chose à faire... Marcher pour ne pas s'engourdir, pour ne pas s'endormir, pour ne pas mourir... Il se souvient qu'en une minute de découragement, Ubaldine lui dit :

— C'est une punition du bon Dieu, rapport à ton jurement.

Alors il eut l'idée de réciter toutes les prières qu'il savait, et il le fit à voix haute, malgré la tempête, et Ubaldine, apaisée et reprise à l'espoir, par la prière, faisait les répons... Cela dura jusqu'à ce qu'il eût compris qu'en de telles fatigues, la parole vous use. Il serra alors les dents et, assurant son bras autour de la taille d'Ubaldine, il se contenta de temps à autre de lui dire :

— Courage, on va arriver.

Mais il savait bien que c'était là un mensonge. Arriver ?... Arriver où ? ... Aucune boussole n'eut permis à un homme de reconnaître le nord du sud... Il faisait maintenant nuit, cela même il ne le savait que parce que les ténèbres blanches s'étaient changées en ténèbres noires. Et c'était toujours la même neige tourbillonnante qui ne vous indique même

pas d'où vient le vent, et le froid dévorant, comme la mâchoire d'un loup, et la fatigue qu'il faut à tout prix vaincre.

Ce ne fut que plus tard qu'il comprit combien la présence d'Ubaldine l'avait aidé. A force de lui dire « courage, on va arriver, » il finit par se prendre au piège de son propre mensonge.

*
* *

Aussi ne s'étonna-t-il pas trop, à la fin, au moment même où il commençait à douter de ses forces, de se heurter à une barrière de glace et de neiges entassées, qu'ils parvinrent à franchir. De l'autre côté, ce furent d'abord de hautes herbes enchevêtrées et qui embarrassaient encore la marche... Puis un bois, dans lequel la tempête n'était plus, tant ce bois était épais, qu'un mugissement ailé qui courbait la cime dépenaillée de la forêt... Puis, un chien aboya... Puis, ils se heurtèrent à une maisonnette, et ce fut l'oncle Hormidas qui leur ouvrit...

Le plus étrange, c'est qu'ils trouvèrent le courage de manger avant de se coucher et de dormir.

Lorsqu'ils se réveillèrent, l'oncle Hormidas dit à Jean-Baptiste :

— Mon pauv' p'tit gars ! te v'là sans tes chevaux. T'as besoin de travailler. Moié j'ai besoin d'aide... Si tu veux t'embaucher chez moié jusqu'au printemps, j'm'en vas te nourrir toié et ta femme, et vous y donner vingt piastres par mois... C'est de l'ouvrage « dure » sur le lac, mais ce sera toujour moins dur que ce que vous avez vu... Après,

pour l'été, j'pourrai p't'êt pas vous garder... Ah ! tes pauv' chevaux... L'étaient des belles bêtes.

— Ah mon oncle ! j'trouverai bien moyen d'en gagner d'autres. Ça fait jamais qu'un an ou deux de perdu... N'est-ce pas, Ubaldine ?

Mais Ubaldine ne l'écoutait pas. Elle était déjà occupée à faire le ménage de l'oncle Hormidas.

VIII

PHYSIONOMIE D'UN DÉPART

Me voici donc délié de ce pays auquel je me croyais attaché par toutes les fibres de mon corps.

La vie est ainsi faite, qu'un peu de nous-mêmes s'éparpille à tous les pas du chemin... Que de haies ont retenu ce peu de moi, que le vent, sans doute, leur a ensuite enlevé pour le disperser au gré de son caprice. Et comment retrouver ce que j'ai ainsi égaré ?

*
* *

J'ai appris l'assassinat de l'archiduc autrichien, par un lourd soir de juillet 1914. Je feuilletais un journal anglais, maladroitement, d'une seule main, car deux ou trois jours auparavant mon cheval m'avait, d'une ruade, cassé l'avant-bras droit. Autour de moi, une forêt brune et bleue qui se resserrait au nord, à l'est et à l'ouest, comme pour me rappeler péremptoirement, que si je pensais à l'Europe, je n'en étais pas moins prisonnier de

la vie et des affaires au cœur même de l'Amérique du Nord.... et le journal, vieux déjà de plusieurs jours, parlait d'une guerre imminente ;... je me rappelais alors que j'étais Français, je m'épelais pour moi-même ce mot de Français, m'étonnant de lui trouver tant de sens nouveaux. Je parlais anglais, cree, sioux... Pourtant, j'étais Français ! J'habitais, au milieu d'une forêt presque vierge, une chaumière construite de mes mains en troncs d'arbres équarris, et dont le toit était fait d'un foin grossier ; pourtant, j'étais né en France dans une maison vaste et confortable, dans une grande maison de province ! je portais un large chapeau de feutre, comme ceux qu'illustra Buffalo Bill, une chemise de toile kaki, avec un mouchoir rouge noué autour du cou, des salopettes de toile kaki, de hautes bottes lacées ; pourtant, onze ans auparavant, j'avais été soldat au 153e d'infanterie, à Toul. A côté de moi luisait le cuir de ma selle, à pomme d'acier, à étrier de bois ; était-il vrai que j'avais été fantassin français ?... Et, je m'apercevais soudain que tout comme s'il se fût agi de ménager mon évasion vers la mère-patrie, le bois, si resserré au nord, à l'est et à l'ouest, s'ouvrait au sud, sur une longue et étroite prairie marécageuse, toute sonore du chant des canards et du bourdonnement des maringouins !... J'étais Français.

*
* *

Mon bras cassé ne m'empêcha pas de chevaucher des milles et des milles à travers bois, pour aller

chaque jour, sur l'étroite plateforme de madriers, guetter l'arrivée d'un train très lent. Des gens débarquaient, indifférents. Mais moi je les bousculais, parce que le train ne s'arrêtait que deux minutes et qu'il me fallait mettre la main sur le « news boy [1] » et lui arracher, moyennant cinq sous, le précieux journal qui calmerait ou exaspérerait ma fièvre.

Le 2 août, naturellement, mon exaltation était à point.

Il y avait deux ou trois jours déjà que j'avais pris une décision irrémédiable, imprévoyante et folle. Ce que je pouvais avoir à moi, je ne m'inquiétais nullement de le sauvegarder. Plus haut que ma raison, parlait ma déraison souveraine, et qui m'ordonnait de me donner.

Ce fut en moi un sentiment voluptueux, bien proche de l'Amour. A mes oreilles bourdonnaient l'envol de ces belles entités métaphysiques qui, lorsque j'étais enfant, cachaient à mon âme lorraine les réelles misères de la guerre et de l'invasion. Mon père, ancien officier, m'avait imprégné l'esprit des mots sacrés : Honneur et Patrie !

Après onze années d'exil, de labeurs, de luttes sur une terre étrangère, au milieu d'une nature hostile, ces mots que je croyais oubliés surgirent du fond de ma mémoire, et m'imposèrent leur présence.

Que m'importait maintenant le passé ? Que m'importait mon propre avenir ? Le présent est

1. Vendeur de journaux qui tient boutique à bord des trains américains.

un fleuve, et chacune de ses gouttes coule sans espoir de retour. J'étais à un de ces tournants du fleuve, où ses flots, resserrés, endigués par des obstacles imprévus, se heurtent sans rythme et se précipitent de rapide en rapide. Ce présent furieux, je ne lui appartenais que pour être entraîné par lui. Il était mon maître, et vers quel abîme emportait-il la loque inerte de mon âme ?

***

Cette obéissance au destin fit que, deux jours plus tard, complètement désintéressé de ce que les hommes appellent leur avenir, tout mon travail de dix ans jeté au vent comme les cendres du passé, je pris place à bord du train qui devait franchir la moitié d'un continent pour m'amener au port le plus rapproché, d'où je m'embarquerai pour la France. J'avais très peu d'argent dans ma poche, à peine assez pour ne pas mourir de faim en route. C'est que désormais, délié de moi-même, je croyais de mon devoir de ne pas perdre de temps pour rejoindre mon poste de combat. Je portais encore le bras droit en écharpe, et c'est de la main gauche que je dis adieu aux maisons de bois peint, aux champs de blé et aux bois de trembles dont la vue m'avait été si familière.

Dans le wagon, j'aperçus d'abord quelques Anglais et quelques Américains de connaissance. On me posa la question traditionnelle :

— Voyage d'affaires ?

Mais quand j'eus fait savoir le but de ce voyage,

on me regarda avec un certain mélange d'admiration, de crainte et de pitié.

— Mais personne ne viendra vous chercher ici ? — C'est très beau, mais c'est fou ! — Vous ne devez rien à la France puisqu'elle n'a pas su vous garder ! — Voudrais pas être à votre place. — Vous avez tort de partir. Cette guerre va faire la fortune de l'Amérique et du Canada. Vous perdez inutilement le fruit de votre travail. On ne vous en aura pas de reconnaissance ! — Vous arriverez quand tout sera fini ! — Pardon, messieurs, il y en a pour trois ans au moins !...

C'est ainsi qu'un médecin, un banquier et quelques agriculteurs tentèrent par amitié pour moi de me faire renoncer à mon projet. Et je comprenais très bien que si je prenais à leurs yeux un aspect héroïque, si leur cœur me suivait avec sympathie, leur raison me blâmait sévèrement. Je sentais que s'il m'arrivait de revenir, le médecin ne se dérangerait pas pour moi, s'il n'était par avance assuré que je pourrais lui payer sa visite, que le banquier n'escompterait plus mes effets, que les agriculteurs ne me feraient plus crédit quand je viendrais charger chez eux une voiture d'avoine.

J'ai connu en une minute toutes les étapes par lesquelles on arrive à une xénophobie d'ailleurs injuste. Et je fus heureux lorsqu'à la station suivante, la cocarde tricolore au revers du veston, quelques jeunes Français aussi exaltés que moi prirent place à mes côtés.

Je serrai une dernière fois les mains singulièrement refroidies de mes amis anglo-saxons, et dès lors je ne vécus plus qu'avec mes compatriotes.

*
* *

Ces forêts profondes, presque muettes, si ce n'est en hiver quelque arbre qui détonne sous le gel, ou, par les beaux soirs, l'appel mystérieux de mâle à femelle, ces prairies vallonnées que défonce la charrue à vapeur, ces villes de l'ouest poussées en quelques années, et qu'emplit de sa rumeur la fièvre des businessmen, je leur dis un adieu qui m'étonna par le peu d'émotion que j'y mis. C'est qu'il se mêlait à l'angoisse de l'aventure une joie soudaine de me retrouver parmi des hommes de ma race. Il faut avoir habité l'étranger pour savoir vraiment que l'internationalisation, dans un certain sens, est une chimère. Je puis aimer Shakespeare et Marlow, Fielding et Congreve, Thackeray et Dickens ; c'est qu'ils me montrent dans l'homme tant de choses qui sont communes à tous. Ce sont là de grands liens, et qui semblent irréductibles, que ceux qui naissent de besoins identiques, et d'une commune nature ; mais ces différences, si petites qu'il semble qu'elles devraient être négligeables, et qui sont basées sur des habitudes, des mœurs, des préjugés, elles sont tellement innombrables que leur somme pèse lourdement à ces liens. Et il faut si peu de chose pour rompre une attache trop tendue.

Je savais depuis longtemps tout ce que la culture anglaise doit à la renaissance italienne. Boccace, Machiavel et l'Arioste ont contribué à l'esprit de ce siècle d'Élizabeth, qui n'eût guère d'égal. Aujourd'hui encore, tout Anglais qui sort d'une grande

université est un Italien du XVIe siècle, également prêt à l'astuce et au combat. Mais le puritanisme ridicule de Jérémie Collier a perverti l'âme populaire.

Nulle part, je crois, l'absence de toute métaphysique, la négation du théisme, n'est plus visible que dans les hautes classes anglo-saxonnes. Et nulle part on ne prend un soin plus jaloux et plus hypocrite pour assurer (et au besoin avec l'aide de la loi) la perpétuité — chez le peuple — de l'idée religieuse. Ce « Lords' Day's Act », ou encore cette loi qui punit d'amende le juron le plus inoffensif, et vingt, cent lois analogues, hérissent les piquants d'une nature française qui a perdu le sens de la discipline.

Je le dis à mes nouveaux compagnons de voyage, et leurs réponses me donnèrent la mesure de ce qu'ils avaient moralement souffert. Un seul d'entre eux regrettait le pays qu'il allait quitter... pour la Mort, peut-être.

Ne croyez pas cependant que notre patriotisme ne fut qu'un prétexte. Chacun de nous laissait derrière lui quelque chose de précieux et qu'il regrettait. Et chacun de nous, aussi, pesait tout le poids d'un destin inconnu.

Les plus beaux paysages que peuvent offrir les régions du « Middle West » avec leurs collines rocheuses, qui dorment sous les sapins et les érables — avec leurs lacs semblables à des mers, avec leurs fleuves sur lesquels flottent tant d'îles, nous leur accordions à peine un regard distrait... L'un de nous décrivait les tableaux cruels de Veretschaguine, un autre étalait, d'après un journal, la sta

tistique des pertes de la guerre russo-japonaise et de la dernière guerre balkanique, un autre encore tâchait d'imaginer l'effet des engins de guerre moderne.

... Et à chaque arrêt, nous nous précipitions pour avoir des nouvelles du siège de Liège, et de l'avance des troupes françaises en Belgique. Ce qui me semble le plus admirable, c'est qu'à aucune de ces premières minutes de guerre, si incertaines, nous ne doutâmes de la victoire.

*
* *

Le *Caroline* à bord duquel nous étions embarqués eut une avarie de chaudière, et nous mîmes plus de deux semaines avant de toucher les côtes de France.

La compagnie de M. Charles Roux ne dut pas y perdre outre mesure. J'étais caporal, et mon livret militaire me donnait le droit de voyager en troisième classe. Ce voyage me permit au moins de constater la façon indécente, presque inhumaine, dont certaines compagnies françaises traitent les passagers pauvres. Je connaissais les « steerage » des navires anglais. On y est mal. Les passagers de pont des bateaux français sont traités un peu moins bien que du bétail.

Heureusement pour nous, le temps fut presque constamment au beau. Au large de Terre-Neuve nous eûmes les quelques jours de brouillard qui sont classiques dans toutes les traversées, mais dès que nous eûmes passé le banc, le temps s'établit au sud et je pus me réfugier sur le pont, où je

passai mes nuits roulé dans mon manteau et couché sur des cordages.

Le jour nous guettions l'apparition des croiseurs allemands qui, d'après les derniers journaux, lus avant le départ, étaient signalés dans ces parages. Je suppose, d'ailleurs, que les journaux mentaient. Non loin de Terre-Neuve, nous aperçûmes un grand croiseur suivi d'un destroyer qui lui ressemblait si ridiculement qu'on eût dit un père et son fils. C'étaient des navires anglais, et ils échangèrent avec le *Caroline* des signaux parfaitement anodins.

Au cours de cette traversée, qui dura vingt jours, nous n'eûmes de nouvelles de la guerre que pendant les deux premières semaines.

Interrogé par moi, un officier du bord me dit qu'on n'était plus en communication avec la terre. Je savais que c'était faux, parce que l'opérateur de T. S. F. que j'apercevais par son hublot était occupé à recueillir des messages qui fripaient de souci sa mince figure glabre, et qui, lorsqu'il les transmettait au commandant — dont le visage impassible ne trahissait cependant aucune émotion — mettaient une certaine irrégularité dans la démarche avec laquelle il parcourait la passerelle.

Puis, une belle nuit, non sans un certain frisson, nous débarquâmes à Saint-Nazaire, — qui était bien l'endroit où je pensais le moins débarquer, — et à l'aube, massés sur les quais pour attendre notre embarquement dans un train spécial, nous apprîmes avec un mélange de honte, de colère et de stupeur que dix jours auparavant, nos armées avaient été battues à Charleroi, et que l'armée allemande menaçait Paris.

Je ne sais quelles furent les réflexions de mes compagnons de route. Je n'osais leur parler. Pour moi, je sentais le désir de sacrifice m'envahir comme une volupté et j'imaginais le combat au cours duquel je serais tué.

Et à cet instant-là, il me sembla vraiment très facile de faire le sacrifice de sa vie.

* * *

Là-bas, outre-océan, il est un coin de pays que je ne verrai jamais plus. La piste aux ornières profondes ondule comme un gigantesque serpent à travers le bois... Elle s'accroche à chaque détour aux souches qui vous brisent un essieu comme un fêtu de paille, elle s'en sépare à regret pour traverser de petites clairières, où des fondrières traîtresses se tapissent sournoisement sous de hautes herbes.

... Parfois, le long de ce chemin, un étang mire la cime des arbres... Il doit y avoir des canards qui s'envolent après avoir crié leur coin-coin avertisseur, et fait clapoter l'eau en la fouettant de leurs ailes... Il y a aussi un brouillard de moustiques... La forêt a dû reprendre ce que je lui avais gagné.

Il doit y avoir des arbres jeunes et pleins d'illusions... Et puis, dans l'ombre, une maison morte.

FIN.

TABLE DES MATIERES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
EN DÉCEMBRE 1928
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (FRANCE)

